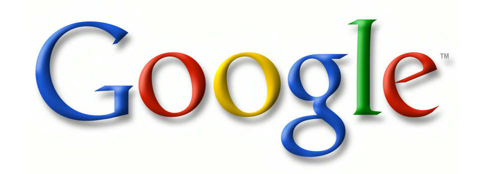
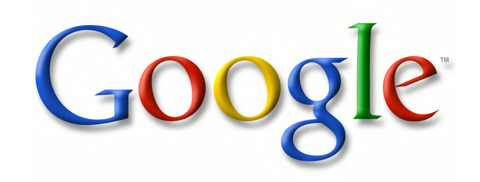



Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

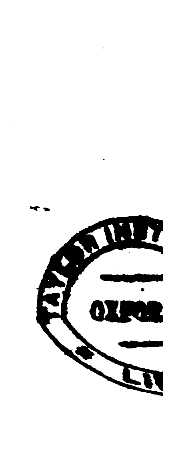


DOLBREUSE,

OU

L'HOMME DU SIECLE.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.





De Loge Peintre de L'empereur Inv. L. S. Berthet Sculp.

DOLBREUSE.

DOLBREUSE,

OU

L'HOMME DU SIECLE,

Ramené à la Vérité par le Sentiment & par la Raiſon,

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

Par M. LOAISEL DE TRÉOGATE.

> Nous ne vivons que deux momens ;
> Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.
>
> *VOLTAIRE.*

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM;
Et ſe trouve A PARIS;
Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

M. DCC. LXXXIII.


OXFORD
TAYLOR
LIBRARY



DOLBREUSE,

OU

L'HOMME DU SIECLE,

Ramené à la Vérité par le Sentiment & par la Raiſon.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

SANS le témoignage de la vertu, le plaiſir, prompt comme l'éclair, ne laiſſe, en fuyant, qu'une preuve triſte, cruelle & convaincante de ſon imperfection. L'homme alors penſe moins avoir joui, qu'avoir fait l'épreuve de ſa miſere. Cette eſpece d'engourdiſſement ſubit qui vient enchaîner les fibres de ſon cerveau, & paroît

suspèndre l'usage de tous ses sens, après leur émotion si tumultueuse & si vive, n'est d'abord, j'en conviens, ni un mode de la douleur, ni un mode du plaisir ; ce n'est point non plus une sensation de vuide & d'ennui ; c'est l'affaissement, le repos de toutes ses facultés ; ou, si l'on peut s'exprimer de la sorte, un sentiment vague & confus de sa non-existence ; mais l'instant qui succede à cette léthargie momentanée, lui rend l'exercice de son ame, y laisse entrer profondément le sentiment de sa foiblesse, celui de la douleur & des regrets ; & il ne voit plus autour de lui que des images désespérantes.

La Comtesse en offrit un exemple déplorable. Ce trouble heureux qui survit au plaisir, qui repousse le dégoût & remplit si doucement les intervalles de la jouissance chez les amans vertueux, ne vient point prolonger son ivresse. L'heure des illusions est passée, n'a été qu'un point pour elle, & ce point fatal est le commencement d'un jour affreux, qui l'éclaire & lui montre sa condamnation écrite en caracteres ineffaçables dans le livre de l'avenir. Elle

revoit la vérité, & la vérité la frappe de sa décourageante lumiere, donne à ses sens toute l'agitation du remords & de l'effroi. Ses gémissemens, ses sanglots vont porter au fond de mon ame un triste murmure, un long & pitoyable accent. Ses cris ne sont pas des plaintes, ne sont point des reproches que sa bouche m'adresse, ils sont la clameur aiguë d'un cœur coupable & pénétré de repentir, qui ne voit de crime que le sien. Ce n'est point ma barbarie qu'elle accuse, c'est ma pitié qu'elle réclame; & les consolations que je lui offre ne sont qu'aggraver les reproches qu'elle se fait. Je veux la calmer, la retenir dans mes bras. Hélas! déja la terre recueille ses larmes, déja l'horrible désespoir dérange l'harmonie de ses traits, souille & flétrit les roses de son visage.

Ce seroit dans ces momens, qu'un séducteur se regarderoit comme le plus vil des scélérats, s'il n'en étoit pas le plus endurci. Ce seroit alors qu'il se verroit au dessus des tigres & des lions pour la férocité, & que rien ne pourroit

le soustraire à sa propre justice, si la dépravation, si la sécheresse de son cœur ne le garantissoit pas des effets du repentir. Si le méchant qui vient de corrompre l'innocence voyoit toute l'énormité de son crime, s'il conçevoit pour soi-même tout le mépris, toute l'horreur qu'une pareille action est capable d'inspirer, il n'attendroit pas que les remords achevassent de dévorer son cœur & sa vie ; on le verroit lui-même déchirer d'une main forcenée ses propres entrailles ; & son dernier soupir ne seroit pas un regret pour la lumiere du jour, mais le vœu suprême de revivre cent fois, pour venger cent fois la vertu.

Où suis-je ? disoit-elle ; où me sauver de la honte qui me poursuit ? Je tâche en vain de l'appaiser, de la ramener à un état plus tranquille. Elle gémit, elle crie, elle embrasse mes genoux. Elle me conjure de la tirer de ces lieux. Nous sortons de la tour, le pont levis s'abaisse. Elle s'enfuit à travers les bosquets. Les instrumens divers qui continuent de se faire entendre, n'apportent à son oreille que des sons effrayans,

lui ſemblent autant de voix qui proclament ſon déshonneur. Le coup-d'œil voluptueux de cet aſyle, n'offre plus à ſes yeux qu'un ſpectacle importun, qu'une enceinte ténébreuſe & funeſte. Les ordres de ſon départ ſont donnés, ſont exécutés précipitamment. La Baronne, qui ſe trouve ſur ſon paſſage, lui adreſſe la parole; elle ne lui répond point. Elle ne veut rien, ne voit rien, n'entend rien. Un inſtant a changé pour elle la face de l'univers. La nuit étoit avancée. Les luſtres ſuſpendus aux arbres, les lumieres éparſes dans les boſquets ne jettent plus qu'une lueur mourante. La voix du plaiſir ceſſe de retentir dans les airs; le ſilence, l'obſcurité ſuccedent. L'enchantement du lieu a diſparu. Quelle fête apprêtée par le vice, ſe termina jamais dans le plaiſir?

Je veux reconduire la Comteſſe; elle oppoſe à mon empreſſement le refus d'une volonté décidée. De retour chez moi, avec un crime de plus, je cherche à ſonder mon ame, à retrouver en elle quelque choſe de ces principes & de ces

ſentimens qui firent les délices de mes premieres années ; je n'y trouve que dégradation & baſſeſſe, que haine & mépris de moi-même. Cette ſenſibilité, autrefois le charme de ma paiſible vie, ne ſe fait ſentir que pour irriter mes cuiſans ſoucis. Un objet d'épouvante & d'horreur me pourſuit, & cet objet c'eſt moi. Si, ne pouvant éviter mes propres regards, je me conſidere un inſtant, je me vois dans la claſſe des ſcélérats. Si je parviens à me fuir moi-même, je rencontre deux juges terribles, l'épouſe que je trahis, & l'objet intéreſſant que je viens d'immoler à ma brutale paſſion. Leurs vertus, leurs charmes ſont le reproche le plus accablant de mon crime. Leur ingénuité, leur douceur, leur ame incapable de haine, juſqu'à la tendreſſe infortunée qu'elles me portent, ſont les ſources de mon déſeſpoir, &, ſi j'oſe ainſi parler, les barrieres formidables qui me repouſſent des lieux qu'elles habitent. Si je ſuis tenté de m'aller jetter aux pieds d'Ermance, je ne me diſſimule pas que le comble de mes crimes ſeroit d'abuſer de la bonté de ſon cœur, de profiter de l'indul-

gence facile de la vertu toujours prête à pardonner, & d'aspirer au pardon de mes offenses avant de l'avoir mérité.

J'aime à me rappeler néanmoins, que ces sentimens tenoient à un reste d'honnêteté. A ma place, un homme entiérement corrompu, eût fait ce que tant d'autres font aujourd'hui. Des bras d'une femme galante, d'une vile courtisanne, il eût passé dans les bras d'une épouse vertueuse. La trahison, le mensonge, la multiplicité des outrages, tout cela ne lui eût rien coûté, n'eût été pour lui qu'un jeu.

Le lendemain cependant, j'envoie chez la Comtesse. Elle étoit partie pour la campagne, & ne devoit pas revenir de quelques jours. Cette nouvelle acheve de m'accabler. Si elle avoit, par de nouvelles foiblesses, applaudi à mon attentat, & cherché, comme tant d'autres, à justifier le crime du séducteur par les qualités de l'amant, je l'aurois bientôt confondue dans le nombre des femmes qui n'avoient fait qu'a-

muser mes goûts volages. Mais celle qui tire sa force du sein de sa foiblesse, & ne donne pas le tems au poison d'effleurer son ame ; qui fuit & le théatre de sa honte, & son corrupteur, & les lieux où elle pourroit le voir encore ; mais celle qui, pour se punir d'un moment d'oubli, ouvre son cœur à tous les traits du repentir, en laisse éclater les marques les plus touchantes, & s'élance, avec le transport du désespoir, sur les traces de l'innocence qui vient de lui échapper ; cet être, si digne encore de respect, devoit se retracer à ma pensée sous les traits les plus imposans & les plus capables de me ravaler à mes propres yeux. Sa fuite devoit laisser dans mon ame, cet affreux déplaisir du crime qui n'espere plus de consolation ni de repos.

Le rôle éclatant que j'avois joué dans le monde, avoit occasionné des dépenses au-dessus de ma fortune. Chaque année, sous divers prétextes, je dissipois au-delà de mes revenus. Pour ne pas cependant mettre à découvert toute mon inconduite, j'avois fait des emprunts considérables. Les termes approchoient, & les ré-

flexions cruelles venoient en foule. Leur mélange confus ne laiſſoit jour à aucun parti ſage, à aucune réſolution courageuſe. O le déplorable état que celui de l'incertitude ! Le déſeſpoir eſt préférable. Dans ce dernier cas, au moins, l'ame raiſonne en quelque ſorte l'excès de ſon malheur. Dominée par un ſentiment unique, elle a la faculté de réſoudre & la force d'exécuter. La furie qui l'entraîne, lui plaît peut-être par le caractere d'énergie qu'elle y voit. Cette idée adoucit le déſeſpoir en le précipitant ; & lors même qu'il court au ſuicide, c'eſt une ſorte de volupté pour lui de ſe ſentir capable de franchir des barrieres où les plus intrépides s'arrêtent épouvantés. Dans le premier cas, au contraire, l'homme éprouvant dans ſes fibres ſenſibles une foule de vibrations en ſens contraire ; tiraillé par cent paſſions diverſes, ſans avoir ni volonté ni courage pour leur oppoſer quelque réſiſtance, reſſemble au malheureux que les flots ſe diſputent au milieu de la tempête. Porté ſur le dos des vagues, ou précipité dans

les abîmes, il ne sait bientôt d'où il vient, où il va, ni quelle force l'entraîne. L'horreur de son sort lui échappe, il n'entend plus, ne voit plus, ne sent plus, & si sa tête va se briser contre un rocher, il ne reçoit point la mort, déja maîtresse de tous ses sens, il ne fait qu'achever de mourir.

Des amis, ou de ceux à qui dans le monde on prostitue ce titre, viennent me tirer de cet état. Je n'avois plus de raison pour délibérer, je me laisse conduire, sans savoir où je vais. Frappé d'un bruit de voix & d'un éclat de bougies, je reviens de mon trouble affreux, & me trouve machinalement assis à une table de jeu, les cartes à la main, dans un sallon magnifiquement éclairé.

Je frémis; mais je me tus. Je desirai de perdre bien vîte le peu d'or qui me restoit, pour sortir de l'angoisse où j'étois. Loin de ressembler à mes compagnons, dont les avides regards exprimoient la fureur du gain, j'implorois la

mauvaiſe fortune ; &, ô étrange bizarrerie du ſort ! il ſe plût à combler de biens celui qui mépriſoit ſes faveurs, & des monceaux d'or s'éleverent devant moi. Je comtemplois mon bonheur avec une indifférence qui approchoit du mécontentement, & peu s'en fallut que je ne reſtituaſſe toutes les pertes. Les plaintes retentiſſoient à mes oreilles ; tous les yeux de l'envie & de la rage me fixoient, me maudiſſoient à la fois.

Il n'eſt pas, ſelon moi, de ſpectacle plus affligeant pour la raiſon, & même pour l'humanité, que celui d'une aſſemblée de joueurs. Une triſte ſévérité regne ſur leur viſage ; la pâleur de l'envie, le travail intérieur de la cupidité, ſe maniſeſtent dans tous leurs traits. Poſſédés de la ſeule ardeur du gain, ils roulent continuellement dans leur tête, quelque combinaiſon, quelque incident qui les favoriſe. Ils n'interrompent ce ſilence inquiet, & ſouvent effrayant qui les accompagne, que par des tranſports de colere ou des blaſphêmes. Troublés juſqu'à une

certaine aliénation d'esprit, ils oublient les égards les plus ordinaires de la vie civile; & encore faut-il leur passer tout, paroles offensantes, manieres brusques, emportemens furieux, comme à ces malades qu'une trop grande dissipation d'esprits, ou un sang trop agité, fait tomber en démence.

Je ne m'étendrai point sur les tristes effets du jeu; assez de moralistes en ont parlé. Mais peut-être la politique ne voit-elle pas assez les ravages de cette épidémie funeste, qui gangrenne aujourd'hui tous les états & toutes les conditions. Que d'heureux naturels devenus méconnoissables! Que de bonnes qualités, que de vertus changées en passions basses, en vices de toute espece! Que de sujets nés avec les dispositions les plus heureuses pour servir leur patrie, par de grands talens, par d'utiles travaux, sont devenus une charge inutile à l'état, & souvent l'opprobre de l'espece humaine! Les gens du monde n'attribuent jamais ces changemens & ces malheurs à leur véritable cause; mais le

philosophe qui remonte à la source du mal, considere le jeu, sur-tout aujourd'hui, comme un des principes les plus destructifs de l'amitié, de l'honneur, de la bienfaisance, & de tous les sentimens qui sont faits pour tourner au profit commun de la société.

On vint me féliciter de mon bonheur, m'inviter, m'encourager à tenter encore la fortune du jeu, qui me paroissoit si favorable. Cette passion devoit combler la mesure de mes désordres. On prit soin d'en jetter le germe dans mon cœur, & de l'y développer. Quelques lueurs de fortune m'éblouirent d'abord. Des motifs honnêtes coloroient ce goût naissant; c'étoit un moyen de payer mes créanciers, de prévenir les éclats, de parer aux suites désagréables de mes travers, & d'en sauver l'affreuse connoissance à l'épouse sensible dont je redoutois la vertu. Mon bonheur fut d'un moment, & les pertes furent de tous les jours; elles s'accrurent avec ma passion, qui devint une espece de rage. Hélas! né sensible & bon,

je devois cependant éprouver toutes les paſſions avec fureur, en être ſubjugué, tyranniſé juſqu'à l'aviliſſement ; pour atteſter peut-être la fragilité des vertus, & motiver la tolérance du philoſophe.

La fortune me fut aſſidûment contraire. Je devins d'un malheur opiniâtre. Mes dettes, en s'accumulant, multiplierent les obſtacles à de nouveaux emprunts. Je commençai d'être peu délicat ſur les moyens de trouver de l'or. Engagemens, dettes uſuraires, tous les expédiens que la mauvaiſe conduite & la cupidité peuvent inventer, je les mis en uſage. O comme le malheur avilit ! Après m'être fermé la bourſe de mes connoiſſances, & m'être aliéné tout le monde, j'oſai m'adreſſer à des gens que je ne connoiſſois pas. Quel perſonnage que d'aller expoſer ſa détreſſe à un étranger, & de le prier de nous faire part de ſon bien ! Voilà le plus affreux de tous mes ſouvenirs. Mon ame étoit née fiere : bien dirigée, affermie par une continuité de grands exemples, on l'eût vue conce-

voir & exécuter de grandes choſes. Les paſſions même de ma jeuneſſe, n'ont pu détruire cet orgueil primitif qu'elle reſſent & ſe plaît à fomenter en elle. Les ſentimens généreux, les nobles affections y dominent encore avec énergie. Comment donc ſuis-je tombé dans cet excès d'abaiſſement ? Comment ma vie offre-t-elle des oppoſitions ſi marquées, des diſparates ſi inconcevables ? L'homme eſt-il pour l'homme un problême inſoluble ?

Les déſordres ont un terme, & ce terme en eſt le châtiment. Tout l'attirail de luxe dont je m'étois environné, les bijoux, les riches étoffes, les équipages leſtes & brillans, les meubles de parade, ceux de premiere néceſſité, furent ſacrifiés à ma paſſion effrenée. Mes gens même m'abandonnerent. A peine me reſta-t-il un aſyle pour cacher ma honte.

Un ſoir que le démon du jeu me ſouffloit toute ſa frénéſie, je perdis des ſommes conſidérables ſur ma parole. Il falloit ou payer ſur le champ, où revenir dans les vingt-quatre heures

aux pieds d'un créancier d'autant plus redoutable pour moi, qu'il tenoit son titre de l'opinion, plus puissante que la force. L'héritage de mes peres lui fut abandonné. En signant l'écrit juridique qui constatoit mon opprobre, je m'approchai de cet homme, & lui serrant la main avec une sorte de rage, je lui dis, d'une voix basse & concentrée : « Ce n'est pas ma fortune que je regrette, c'est le droit de vous arracher le cœur ».

L'école du malheur est la meilleure de toutes, j'en conviens ; mais ce n'est pas pour un joueur qui vient de tout perdre ; ce n'est pas alors qu'il est moins altéré d'or que de sang ; que tout ce qui s'offre à sa vue, qu'un mot, qu'une vibration de l'air, que son ombre même enflâme sa rage, irrite sa furie ; ce n'est pas dans ces affreux momens que l'ame est accessible à quelque lueur salutaire. De toutes les passions déréglées, celle du jeu, portée à un certain excès, est la plus funeste, & peut-être la seule qui

donne

donne des remords ſans fruit. Rien de doux, aucun de ces ſentimens tendres qui adouciſſent le repentir, ne ſe mêle aux douleurs qu'elle cauſe. Ses remords ne ſont point le cri touchant d'une conſcience alarmée ; c'eſt la commotion ſourde & féroce de l'endurciſſement.

La premiere criſe de ma fureur paſſée, je rentre chez moi & me jette ſur un lit, moins pour y chercher du ſoulagement à mes maux, que pour fuir la lumiere dont l'obſcur réflet me devient importun même au milieu des ombres. Je couvre ma tête, je ferme les yeux, j'appuie fortement ma main ſur mes paupieres, pour ne plus voir aucun objet. Pendant une longue & pénible nuit, mon accablement fut terrible. J'éprouvois, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, une ſéchereſſe de déſeſpoir qui reſſerroit mon cœur, preſque au point d'intercepter ſes battemens. Il n'eſt pas de ſouffrance comparable à celle-là. Le ſommeil, cependant, ſembloit vouloir redonner des forces à la nature épuiſée, pour la

préparer à soutenir de nouvelles peines. Un bruit me réveille en sursaut, &, à la foible lueur du jour naissant, je vois paroître un homme d'environ cinquante ans, & décoré d'une Croix de St. Louis. Sa figure noble, mais pâle & défaite, exprimoit cette colere tranquille & maîtresse d'elle-même, qui permet à tout le mépris de se manifester avec elle.

— « Je suis, me dit-il, l'époux de la Comtesse de... Elle m'a fait l'aveu de sa foiblesse & de vos crimes ; c'est assez vous dire ce qui m'amene ». L'aspect imprévu de cet homme, son air imposant, le ton ferme & froid de ses paroles me glacent jusqu'au fond de l'ame, & me font frissonner, non pas de crainte, mais de honte & de remords. Néanmoins, reprenant un peu mes esprits : — « Je fais la réparation qui vous est due, lui dis-je, je vais vous suivre à l'heure même ». Pendant que je m'habillois, il détourna son visage ; & lors même qu'il ne me regardoit pas, son attitude étoit encore

un ſigne de mépris. J'euſſe voulu lui adreſſer la parole, entrer dans une explication ; mais chercher à me juſtifier, n'eût été qu'une baſſeſſe de plus à ſes yeux ; je le ſentois, & ma langue reſtoit enchaînée par cette réflexion.

Que l'honnête-homme a d'empire ſur l'homme vicieux dans de pareils inſtans ! la vanité bleſſée, l'orgueil humilié ont beau ſe faire entendre, l'inſolence, partage ordinaire du méchant, ne retrouve plus ſon audace. Il ſe ſent terraſſé par un ſeul regard de l'homme de bien. S'il va ſur le terrain du combat avec cet inſtinct aveugle, ou ce courage du faux honneur qui fait braver le péril & même la mort, il n'y porte point cette énergie d'une grande ame, à qui la haine du vice donne encore plus de dignité, cette valeur inébranlable, qui, même en ſuccombant, n'eſt jamais vaincue, & qui conſerve, en toutes circonſtances, le ſentiment de force & de ſupériorité inhérent, pour ainſi dire, à la vertu.

Sans redouter mon adverſaire, je n'oſois le

regarder en face ; il avoit ſur moi l'aſcendant qu'un juge a ſur un criminel atteint de ſes forfaits. Je ne me fis pas attendre. Le bois de Vincennes eſt choiſi pour le lieu du rendez-vous. Le caroſſe du Comte nous attendoit dans la rue. Notre courſe fut rapide. Nous deſcendons à l'entrée du bois, & cherchons, ſous les arbres, un endroit écarté.

— « Les gens de votre eſpece, me dit-il, en mettant l'épée à la main, ſe font un jeu du déshonneur des familles. Sachez donc que c'eſt l'eſpoir d'aſſurer le ſecret de ma honte, & de purger la ſociété d'un de ſes fléaux, qui me fait ſurmonter l'horreur de me battre avec l'homme du monde que je mépriſe le plus ». Ces paroles me font treſſaillir d'indignation, & allument dans mon ſein des tranſports furieux. Je fonds ſur mon adverſaire. Il étoit en défenſe. Le combat devient opiniâtre ; nous nous portons des coups terribles. Ma main, plus vigoureuſe & plus ferme, fait voler au loin le fer de mon ennemi... Ma fureur eſt rallentie ; je m'arrête. — « Reprenez votre épée », lui dis-je froide-

ment. — « Les scélérats, ajoute-t-il, connoissent donc aussi les procédés de l'honneur ? » Et il ramasse son épée. Ma furie redouble. Le combat recommence avec acharnement. Le Comte a reçu quelques blessures. Il s'affoiblit & succombe sur un genoux. — « Jusqu'ici, dit-il, j'avois cru le ciel juste ». Le ton dont il prononce ces paroles, sa contenance toujours fiere, la noblesse, la douleur empreintes à la fois sur son visage, le sang qui coule de ses blessures, appaisent, éteignent ma fureur.

Je vois à mes pieds, non-seulement un militaire respectable par son air, par son âge, par la marque honorable de ses services, mais encore un époux dont j'ai troublé les paisibles jours, & auquel j'ai ravi, peut-être pour jamais, les biens les plus chers au cœur de l'homme. Le vice impuni triomphe, & la vertu succombe ; c'est l'offensé qui subit la peine due à l'offenseur. Ces idées me déchirent ; le fer me tombe des mains. Je m'approche de mon adversaire pour le secourir ; il fait un mouvement en arriere. — « Oui, m'écriai-je, en me précipitant à ses

pieds, oui, si le ciel étoit juste, vous seriez vengé. Mais votre épée peut suppléer à sa foudre; voilà mon sein, frappez». — «C'est-à-dire, reprit-il, que tu n'as pas le courage de t'affranchir toi-même de tes remords; tu voudrois qu'une main étrangere te rendît ce service, & trouver en mourant la stérile consolation de m'associer à ta bassesse. Tu voudrois qu'après cinquante années d'un honneur intact, & d'une vie sans reproche, je franchisse en un moment la distance qui me sépare d'un méchant tel que toi, & que, par un assassinat, j'allasse me rendre digne de tous les maux que tu me fais». — «Mon action, lui dis-je, n'est pas celle d'un lâche; un cœur né pour la bassesse, feroit valoir l'avantage que me donne ici la fortune, & en tireroit le droit de vous outrager encore; mais j'ai causé vos malheurs; quel être sensible, & rempli de cette pensée déchirante, oseroit, à ma place, se tenir offensé des paroles que vous m'adressez? Mon repentir, au moins, doit-il vous paroître sincere, puisque, vainqueur, je m'humilie à vos pieds, & suis plus malheureux

de ma victoire, que vous n'êtes accablé de votre défaite; puisqu'enfin je pleure de n'avoir pas tourné contre moi-même le fer que j'ai, sans frémir, appuyé contre votre sein ».

Le Comte ne put refuser une sorte d'admiration à un dévoûment si généreux, à des regrets si véritables. Toutes les facultés de son ame paroissent suspendues, & ses yeux, que le feu de la colere avoit desséchés, s'humectent de quelques pleurs. — « Tu n'es pas, je crois, me dit-il, un méchant sans ressource, je m'en réjouis; non par l'intérêt que m'inspirent tes regrets; mais parce qu'il m'est doux de penser qu'un juge va servir mon ressentiment; & ce juge terrible, ce juge implacable, ce sera toi. Je borne ici les efforts de mon bras, dont le succès, demain peut-être plus heureux, ne me donneroit qu'une jouissance stérile & passagere, sans me rendre un seul des plaisirs que je perds. Ton cœur, ton propre cœur sera le ministre & l'instrument de ma vengeance. Puisse-t-il renouveller, à tous les instans, ta condamnation & ton supplice! »

Mes pleurs me suffoquoient : — « Va, malheureux jeune homme, ajouta-t-il, à ce que je vois, je serai bientôt vengé ». Ses blessures n'étoient pas mortelles. Il se releve de lui-même ; je m'avance pour lui aider à regagner son carosse ; il me repousse indigné. — « Je puis pardonner une injure, me dit-il ; mais je n'ai pas les vertus au-dessus de l'homme. Il y auroit l'intervalle d'un siecle entre les jours de mon déshonneur & des jours plus heureux, je ne voudrois, ni ne pourrois vouloir, aucun service de toi. Je te laisse avec ton crime, & ce n'est pas emporter une mauvaise opinion de ton ame, que de te juger capable de mourir de tes remords ».

Voilà de ces leçons qui laissent des traces ineffaçables dans les cœurs les plus corrompus. Quel homme vicieux, à moins qu'il n'ait reçu de la nature une ame incapable de s'élever jamais, ne sera pas ému à l'aspect d'une figure imposante, où se découvre, pour ainsi dire, le sceau d'une nature supérieure ? Quel cœur avili par

des paſſions baſſes, ne ſera pas troublé, confondu devant un homme échauffé du noble tranſport de la probité offenſée. C'eſt l'éloquence des mœurs, qui fait ſur les hommes des impreſſions durables. Pourquoi quelques Philoſophes ont-ils ſi peu de proſélytes parmi leurs comtemporains ? C'eſt parce que leurs mœurs ſont en contradiction avec leurs écrits. Pourquoi les Miniſtres de la Religion ont-ils des ſectateurs auſſi froids ? C'eſt parce que leur vie licentieuſe, & ſouvent effrénée, dément perpétuellement la pureté de leur morale, & qu'en dégradant ainſi le ſaint caractere dont ils ſont revêtus, ils imitent le fripon galonné qui raſſemble autour de lui la foule, & rit, derriere ſon tableau, de la crédulité des ſots qui l'écoutent (*).

(*) Ceci fait naître une réflexion qui n'eſt point échapée, ſans doute, à beaucoup de gens de bien. Peut-être la politique ne s'occupe-t-elle pas aſſez du Clergé ſubalterne, trop nombreux & trop peu choiſi. Il nous ſemble, cependant, que la raiſon, que la ſageſſe elle-même, devroit faire un choix de l'homme deſtiné à être le dépoſitaire de la morale, & l'apôtre des vérités de la Religion. Un jeune Payſan ſe laſſe de

Le remords laisse toujours sur le front du coupable, une trace visible qui le trahit. Le Comte avoit lu dans mes yeux que j'en serois une victime déplorable. Hélas ! les douleurs que j'éprouvois, surpassoient déja les maux qu'il

---

conduire la charrue, fait de mauvaises études, entre dans les ordres, sachant à peine lire, &, quelques années après, nommé à une Cure, va donner aux ames qu'il est chargé de diriger, l'exemple de l'ivrognerie la plus crapuleuse, de l'avarice, de la haine, de l'amour des procès & de toutes les passions qui inspirent le mépris. Si l'habitant des campagnes s'accoutume à ne plus respecter ses Pasteurs, il perdra insensiblement sa croyance. Son mépris pour les loix divines, occasionnera son mépris pour les loix humaines. Tout lui deviendra licite. Il confondra les erreurs, les vérités, les sources du bien & du mal; ses rapports moraux avec ses semblables, ses rapports civils avec ses concitoyens seront rompus. Il perdra même son respect pour ses maîtres; & Dieu, l'unique frein des délits secrets, finira par lui échaper.

Ceci, comme on le voit, ne regarde que les mauvais Prêtres. Nous en connoissons qu'on peut nommer des Anges consolateurs au milieu du troupeau qui leur est confié; & nous convenons qu'il n'est pas de spectacle plus touchant, plus digne de notre vénération, que celui d'un Curé de campagne, exerçant avec zele toutes les vertus de son ministere.

m'avoit promis. Je voyois encore ſon air impoſant, j'entendois encore ſes paroles fieres, ſes paroles accablantes, & mon ame troublée ſe rempliſſoit de l'affreuſe triſteſſe de l'humiliation. Le crime abaiſſe donc l'homme au point de lui faire ſouffrir en ſilence, & recevoir comme une juſtice les plus cruels outrages! Il le dégrade donc juſqu'à le réduire à ne pouvoir être offenſé.

O que je m'abhorrois alors! que je me voyois petit & mépriſable! Si ma penſée farouche oſoit ſe fixer un moment ſur la demeure de mon épouſe, je reculois épouvanté. Un abîme que je n'eſpérois plus de franchir, s'ouvroit entre-elle & moi, ſe creuſoit, s'étendoit ſans fin devant mes yeux. Je voyois entre-elle & ſon coupable époux, la différence de la timide colombe au tigre ſouillé de carnage. Le ſouvenir de ces tems de ma premiere jeuneſſe, où je buvois la coupe du bonheur, où j'en épuiſois les délices, ces tendres ſouvenirs ſe tournoient en mouvemens de haine dans mon ame, aigriſſoient, irritoient de plus en plus ma fureur contre moi-

même. Pouſſé par le noir tourbillon de mes penſées, je parcourus juſqu'au ſoir le bois de Vincennes, que je n'avois pas quitté. Mes cris étoient des hurlemens, mes ſoupirs des efforts de rage, mes geſtes des attentats contre ma perſonne. Je conjurois les vents de déraciner les chênes antiques, & de les précipiter ſur ma tête; je conjurois la terre de m'engloutir. Je criois au ciel de me délivrer de moi-même, & le ciel me ramenant toujours au lieu de mon ſupplice, raſſembloit, multiplioit ſur mon cœur tous les traits du déſeſpoir.

Il eſt un moment terrible dans la vie du coupable, c'eſt le moment où, pour la premiere fois, ſes crimes ſe préſentent à lui dans toute leur difformité; alors qu'ils l'entourent, qu'ils l'aſſaillent de toute part, comme des ſpectres menaçans, & ne laiſſent aucun jour à la conſolation. L'effroi ſe communique alors, de l'ame à tous les organes. Il ſe manifeſte au dedans, par des ſanglots plus affreux que plaintifs; au dehors, par des convulſions qu'on diroit moins

les ſignes du repentir, que les ſpaſmes de la rage. Dans cette heure d'angoiſſe, on n'eſpere plus de fléchir le ciel & les hommes, parce qu'on déſeſpere de mériter jamais le pardon de ſes égaremens. Le cri terrible de la conſcience glace le courage, parce que la conſcience, le plus redoutable des juges, retrace les plus petites circonſtances des crimes qu'on a commis, & quelquefois les exagere, quand la foibleſſe & la terreur dictent ſes arrêts. Dans cet état, le repentir eſt un tourment, ſans être un chagrin; il déchire l'ame ſans l'attendrir; l'homme reſſent de l'horreur ſans éprouver de la pitié, & n'a plus de lui-même qu'un ſentiment inſupportable de déſeſpoir & d'anéantiſſement. Mais quand la triſteſſe ſe faiſant ſentir à ſon tour, par des émotions plus douces, vient l'arracher à cette eſpece de torture, & raſſeoir ſon imagination trop long-tems fixée ſur des images épouvantables, le cœur électriſé doucement, s'adoucit, ſe dilate & devient une ſource de larmes. Il revoit l'eſpérance à côté de la profonde affliction, & ſent couler, avec une ſorte de volupté,

les pleurs abondans qui doivent le purifier & le rendre digne encore d'être l'habitation de la vertu.

Je fis l'expérience de ces deux alternatives. Plus calmé sans être moins à plaindre, foible, abattu, pouvant à peine me soutenir, je rentre dans Paris, & regagne ma maison, qui ne devoit plus être pour moi qu'un lieu de désolation. J'y passai quatre jours sans sortir, sans recevoir personne, &, pendant ces quatre journées de douleurs, j'essuyai tous les assauts que peuvent livrer au cœur humain les passions déchaînées contre lui. Quelquefois, devenant plus paisible, j'écrivois à Ermance, j'écrivois au Comte de... Je leur offrois mes souffrances. Un prestige décevant adoucissoit, suspendoit mes ennuis; je voyois le noble, le magnanime Comte de... excuser son épouse infortunée, sa générosité plaider ma cause auprès d'elle, tous les deux me plaindre, me pardonner. Je voyois ma femme m'ouvrir les bras, oublier tout, me presser sur son sein, effacer en moi la douleur avec les larmes du plaisir.

Mais un tranſport furieux détruiſoit ſoudain l'illuſion, & ma main déchiroit l'écrit tendre & funeſte où ma plume avoit tracé longuement le tableau de mon repentir.

J'étois dans cette ſituation, quand la lettre ſuivante me fut remiſe.

» Viens voir s'éteindre dans les pleurs, mourir de ſes remords, la malheureuſe victime de ta perfidie. Viens jouir de ſes gémiſſemens, des larmes d'un pere, d'une mere, & du déſeſpoir plus affreux d'un époux. Viens repaître ton cœur farouche de tous ces tableaux, & ajouter à tant de maux que tu nous cauſes, celui de nous rendre les témoins du triomphe barbare du méchant... Que dis-je! Si ta vie, ſi ta miſérable vie t'eſt chere, garde-toi de paroître devant un époux furieux, qui ne connoît plus rien; la rage lui donneroit des forces pour t'abattre à ſes pieds, pour ouvrir ton ſein & arracher ton cœur par lambeaux: elle lui donneroit des forces pour déchirer, dépécer tes entrailles & en tirer juſqu'à la derniere goutte de ton ſang... Qu'avois-je

fait au ciel impitoyable, pour qu'un monstre vomi des enfers, vînt porter la honte & la mort dans ma famille, & dévouer au malheur des jours destinés au repos, douce récompense de l'homme de bien qui ne fut pas inutile à sa patrie. Cette compagne si douce, si soumise, qui m'enivroit, pour la premiere fois, de tous les plaisirs de la sensibilité ; cet être, hélas ! si intéressant, trop ingénu pour être perfide, trop vertueux pour s'abaisser à la fausseté, m'a révélé toutes les circonstances de sa foiblesse, & l'infortunée ne veut punir qu'elle seule d'un crime qui n'est pas le sien. Elle pense que les remords d'une vie entiere ne sauroient effacer un instant de délire & d'oubli. Les assurances du pardon que je lui accorde, lui sont insupportables. Elle en rejette les plus tendres témoignages. Elle se dérobe à mes embrassemens. Mes caresses l'épouvantent; mes pleurs la désesperent. Tous les nœuds qui nous unissoient lui paroissent rompus. Ma tendresse, mon estime, l'empire même que l'âge & la raison m'avoient donné sur sa jeunesse, ce doux empire, marqué

par

par son aimable confiance, lui semblent des biens perdus pour elle, dont elle n'est plus digne. Elle ne me reconnoît plus de droit sur elle, que celui de l'accabler de ma haine. Son regard, douloureux & suppliant, paroît solliciter ma vengeance... Hélas ! faut-il qu'elle touche à ses derniers instans quand son ame, autrefois si simple & si naïve, manifeste toute l'énergie dont elle étoit capable, & devient si grande par le repentir. C'est lorsqu'elle croit n'avoir plus de vertu, qu'elle en fait voir l'héroïque fermeté ; c'est quand elle veut cesser de vivre, qu'elle mérite de trouver des jours de paix & de félicité.... Je t'écris, parce que ma lettre va te rendre plus malheureux que je ne le suis.... Puisse mon épouse être vengée ! Quant à moi, je verrois tous les bourreaux acharnés sur ton corps, toutes les tortures accumulées dans ton sein, sans retrouver un moment de tranquillité ».

Je ne reçus point cette lettre, le jour même que le Comte avoit donné ordre de me l'apporter ; soit par la négligence de ses gens, soit

à cause de son trouble à lui-même, elle ne m'étoit parvenue que trois jours après. Ma douleur change de nature sans changer d'objet. Poussé par une force vengeresse, je m'échape de ma demeure, sans but, sans dessein raisonnable ; je cours, j'arrive dans le quartier où loge la Comtesse de.... Une porte tendue de noir, un cercueil, des cierges allumés frappent ma vue. C'étoit la maison même de la Comtesse. Mes cheveux se dressent sur ma tête. Je n'ose éclaircir le doute affreux qui s'éleve dans mon esprit. Ce doute se change en certitude... Elle est morte ! m'écriai-je.... Mon sang se convertit à l'heure même en un fluide glacé. Cette flâmme élémentaire, principe de la vie, & de l'action dans les animaux, paroît s'être dissipée dans tout mon être. Mes yeux se ferment, sans cesser de voir les objets funebres qui les ont frappés, les apperçoivent encore un moment, au sein même des ténebres dont ils sont couverts, & partagent bientôt l'engourdissement de mes autres organes.

Mes genoux se dérobent sous moi. Je tombe

ſur la terre, dont le ſein dur & pierreux me repouſſe & ſemble me condamner à ne plus trouver d'aſyle. Je ſentis encore cette ſecouſſe, mais je ne ſentis qu'elle, & mon accablement fut de longue durée. Quand je repris l'uſage des ſens, je me trouvai dans une maiſon étrangére, entouré de gens qui me donnoient des ſecours. Ils m'avoient rencontré dans la rue, couché ſur le pavé, ſans connoiſſance, & m'avoient porté chez eux, pour me rappeler à la vie. Mes diſcours, en revenant à moi, leur paroiſſent ceux d'un inſenſé. Ils me prennent pour un homme dont l'eſprit eſt aliéné, & me laiſſent ſortir.

Je m'éloigne de cette maiſon, traînant en quelque ſorte un long murmure de douleur ſorti du fond de mes entrailles. Je marche entouré de ces ombres pâliſſantes que répand autour de nous la triſteſſe, au milieu même du jour le plus ſerein. Le ſol que je foule aux pieds, me ſemble un théatre de dueil, de miſeres & de larmes. Tous les paſſans dont le geſte, dont la voix exprime la gaîté, m'irritent, me mettent en

furie. Je me fais des monſtres de tout. Les cieux, alors obſcurcis par des nuages, ſe revêtiſſent à ma vue d'un crêpe enſanglanté. Mes crimes, à ce qu'il me ſemble, y ſont écrits en caracteres viſibles à tous les yeux ; & c'eſt la foudre vengereſſe qui les trace en ſillons de feu dans la nue.

C'étoit un jour de fête, & à l'heure où le peuple épars dans les rues, revient tumultueuſement des lieux où il va chercher le délaſſement & l'oubli de ſes travaux. Les uns font entendre les clameurs de la joie groſſiere, ou offrent le ſpectacle de l'ivreſſe dégoûtante ; les autres, à quelques pas de là, ſe maltraitent, ſe traînent par les cheveux, ſe couvrent de ſang & de pouſſiere. Ce contraſte affligeant de la fureur & de la joie, ce mélange confus d'éclats bruyans & de voix lamentables, l'image toujours préſente de la malheureuſe Comteſſe, & le concours des réflexions funebres que je fais ſur mon ſort, m'arrachent à la fin des blaſphêmes contre la providence.

« Non, Dieu cruel! m'écriai-je, tu n'es ni

le pere, ni le bienfaiteur des humains. Tu nous jettas ſur la terre, pour faire de nous le jouet de tes caprices. Tu nous fis méchans, pour t'amuſer de nos fureurs. Non, jamais le ſouffle paſſager auquel notre orgueil attache une idée ſi grande, ne fut une émanation de ta ſubſtance, de cet eſprit éternel qui perpétue à ton gré nos miſeres & ta tyrannie. Dévoué à la peine avant de naître, & livré au malheur, dès ſon berceau, l'homme ne jouit pas même de l'intervalle ſi court de ſon exiſtence, & ne reſpire pas, une ſeule fois, le bonheur avec la vie. Atôme obſcur tiré de l'abîme du néant, il s'agite & pleure un moment ſur ſes bords, pour y retomber tout entier. Il vit pour ſouffrir, & faire ſouffrir ſon ſemblable. Non, Dieu farouche & tyran de tes créatures! tu n'as pu douer d'un eſprit immortel, des êtres auſſi foibles, auſſi miſérables, auſſi vils que nous le ſommes ».

Oppreſſé, juſqu'à l'étouffement, par ces réflexions coupables, j'allois expirer. Le bruit de la foule s'appaiſe tout à coup, comme les flots

de la mer après la tempête. Un ſilence profond ſuccede, & n'eſt interrompu que par le ſon d'une cloche qui ſe fait entendre de loin. Je leve les yeux, je regarde; un homme, revêtu d'habits ſacerdotaux, s'avançoit au milieu d'un cortége de peuple, ſous un dais eſcorté de flambeaux, & portoit les dernieres conſolations de la religion à quelque malade du voiſinage. La multitude proſternée adoroit ſon Dieu, les mains jointes, & confondue dans une humilité profonde. A cet aſpect, à ce coup-d'œil impoſant, mon cœur a rétracté ſes blaſphêmes, & s'eſt rempli d'un trouble religieux. Frappé de je ne ſais quoi de divin qui m'accable, je me trouve à genoux, dans l'attitude de ceux qui m'entourent, aux pieds d'une borne que mes mains embraſſent. Le cortége avoit diſparu; je ſentois encore l'effet d'un bras inviſible, & reſtois comme anéanti devant la ſuprême juſtice. « Arbitre de mes jours, m'écriai-je enfin, pardonne-moi de t'avoir imputé mes fautes & mes malheurs. Si ce blaſphême eſt le cri tranquille de ma raiſon, frappe un coupable indigne de toute miſéricorde;

mais s'il eſt l'effet du trouble de mon eſprit & de mes ſens ; & ſi ce trouble n'eſt que le déſeſpoir d'un cœur malheureux de t'avoir offenſé, ne vois point ſans pitié ta foible créature ».

Ces paroles ſont ſuivies d'une émotion douce; mon cœur s'enfle & ſe dilate ; des ruiſſeaux de pleurs s'échapent de mes yeux. La douleur n'avoit ſi long-tems deſléché mes paupieres, que pour amaſſer un torrent de larmes dans mon ſein, & en ouvrir la ſource avec abondance. Jamais je n'avois tant pleuré. Je me leve, bien ſoulagé, & auſſi ſatisfait de ces preuves de mon affliction, qu'un autre l'eût été des marques de la joie la plus vive. A peine ai-je fait quelques pas, que j'entends pluſieurs hommes marcher précipitamment ſur mes traces, & me ſens ſaiſir preſque auſſi-tôt par derriere. Je me dégage avec violence, & me retourne l'épée à la main ; mais ces hommes étoient en grand nombre. Leur bande s'accroît, ils m'enveloppent, me ſaiſiſſent de nouveau, me déſarment & m'enchaînent par le bras.... O le moment affreux

que celui où je vis mon corps ſouillé par des liens ! De quelle flétriſſure mon ame fut atteinte quand on me conduiſit à travers les flots d'un peuple empreſſé de me voir. Le cachot où l'on me fit deſcendre, me cauſa moins d'horreur que la curioſité barbare de cette populace affamée de tous les ſpectacles de l'humanité ſouffrante.

On devine aiſément que cette violence exercée contre moi, n'étoit autre choſe que l'exécution d'une Sentence rendue dans les Tribunaux en faveur de mes créanciers.

Quelle ſituation pour un cœur qu'un ſentiment intime de grandeur & de nobleſſe éleve encore au-deſſus du vulgaire ; qui ſe voit coupable ſans trouver rien de vil en ſoi, & eſt déchiré par le remords, ſans ſe ſentir flétri par la honte !... L'effroi, la ſouffrance d'un pareil moment ne peuvent ſe concevoir (*).

(*) Rien de plus révoltant que la maniere dont on arrête les débiteurs à Paris. On les renverſe par terre, on les traîne par les cheveux, on les meurtrit de coups ; & ſi le malheureux

Les grandes douleurs ont un terme, au-delà duquel on n'a plus la force de les combattre, ni même de les ressentir vivement. Le corps reçoit toutes les secousses de l'ame, parce qu'entre ces deux substances, l'action & la réaction sont continuelles. A mesure que l'une s'affoiblit, l'autre perd aussi de son activité. Quand les mouvemens vigoureux & réciproques, occasionnés par les grandes passions, viennent à cesser, & que le sang, accoutumé à être poussé avec violence par la force du cœur, ne circule plus qu'avec lenteur dans les veines, la vie est abandonnée à la foiblesse des organes, qui s'alterent

---

qu'on maltraite ainsi fait un mouvement, non pour défendre sa liberté, mais pour défendre sa vie, on le porte à demi mort dans les prisons. C'est moins un simple acte judiciaire exercé contre un citoyen, qu'un véritable assassinat. Il seroit bien à souhaiter que ces tristes détails fussent mis sous les yeux du jeune Souverain, qui ne permet plus que les débiteurs soient confondus avec les criminels dans une même prison; qui multiplie les réformes précieuses à l'humanité, & se plaît à convertir en liens d'amour le joug si doux à porter, qui lui soumet tout un peuple.

& ne sont plus guere en état de continuer leur fonctions. Le cerveau ne produit alors que des images languissantes. L'homme ne crie plus, ne s'agite plus, il pleure comme un enfant. Sa tristesse est plus profonde, plus invétérée peut-être; mais plus tranquille, moins effrayante & plus digne de pitié.

Tel devint mon état pendant plusieurs heures; & cet état, s'il étoit durable, seroit le plus funeste de tous, car il touche de bien près à la stupidité.

Mon esprit ne tarda pas à revenir sur l'image de la Comtesse, que je croyois dans le tombeau, dont le trépas étoit mon ouvrage. Ma conscience alors, juge toujours inflexible, justifioit, approuvoit la violence dont j'étois la victime, eût approuvé des maux plus grands encore. Tout se renversoit, tout se bouleversoit à mes yeux; je retombois dans le chaos, je me perdois de nouveau dans l'abîme de mon cœur.

J'étois dans cet accablement, quand le billet suivant me fut remis par un inconnu.

« Ma femme reçouvre le repos avec la ſanté. Elle eſt enfin perſuadée que ſes regrets ont expié ſes offenſes, & que les pouſſer trop loin, ce ſeroit mettre des bornes à la clémence d'un Dieu. Ses terreurs s'évanouiſſent, elle ſe jette dans mes bras, ſes larmes coulent dans mon ſein ; elle commence à croire qu'elle ſera reſpectable encore, puiſqu'elle eſt toujours reſpectée... Nous partons pour nos terres, nous fuyons pour jamais cette ville maudite qui te rendit le proſélyte & l'égal du méchant : mais le ciel me venge ; je ſuis inſtruit de ton ſort affreux. Hélas ! il me touche encore ; & je t'écris, pour t'apprendre que ma femme & moi nous te pardonnons, que les maux que tu nous as faits ſe font moins ſentir. Puiſſe cette nouvelle adoucir tes remords, & te rendre moins malheureux ».

Le Comte de...

J'interroge l'inconnu qui m'a remis le billet. La Comteſſe exiſtoit encore. Le cercueil que j'avois vu, que j'avois pris pour le ſien, étoit celui d'une vieille Marquiſe morte dans le même hôtel.

Qu'on ſe figure un homme arraché avant d'être étouffé de deſſous les décombres d'un édifice où il étoit enſeveli, on aura une idée de l'effet que produiſit ſur moi cette nouvelle. Un poids énorme ceſſa d'accabler mon cœur, un nuage épais d'obſcurcir ma vue. C'étoit le crépuſcule d'un beau matin après une nuit paſſée dans des rêves épouvantables, ou plutôt c'étoit le retour de la mort à la vie. Quand de deux grandes douleurs, une s'efface, l'autre devient auſſi moins poignante. Ce moment lucide me délivra de mon reſte de frénéſie, me rendit aux ſentimens doux, aux paſſions aimantes, au triſte plaiſir de réfléchir & de raiſonner ſur mon ſort. Mon épouſe devient l'unique objet de mes tendres ſouvenirs, & la ſeule cauſe des pleurs délicieux qui coulent ſur mes joues. Bientôt les regrets, les penſers touchans de l'amour revivent dans mon ſein, & j'oſe m'y abandonner avec une volupté dont je n'étois pas digne. Ma ſenſibilité renaît plus véhémente que jamais, fait treſſaillir tout mon être de ſes émotions puiſſantes. Je me retrouve capable d'aimer.

Douleurs aiguës, tourmens intérieurs, c'eſt alors que vous vous tournez, pour ainſi dire, en plaiſirs dans le cœur du coupable, & que le ciel le puniroit peut-être, s'il le privoit de ſes remords. Il vous bénit, vous fomente dans ſon ſein ; il vous charge d'épurer ſon ame, & quand vous vous laſſez de le perſécuter, il voudroit vous retenir encore, & ſemble toujours craindre de n'avoir pas aſſez vengé la vertu.

Qui pourroit ſuivre le cours de tant de ſenſations & d'idées ? Qui pourroit développer, prononcer cette foule de nuances imperceptibles qui ſe ſuccedent avec tant de rapidité dans les paſſions ? On peut les avoir éprouvées toutes ; mais jamais les ſoumettre à la froide analyſe du ſtyle, ni même de la mémoire. Pour démonter la multitude de rouages & de reſſorts délicats, pour mettre au grand jour les fils innombrables d'une machine auſſi compliquée que le cœur humain, il ne faudroit pas être homme, il faudroit être un Dieu.

Après avoir été long-tems effrayé de mon

ſort, flétri par les alarmes, ranimé par les eſpérances, je pris le parti d'écrire à Ermance, de lui confeſſer toutes mes fautes, d'obtenir au moins ſa pitié, ou de mourir chargé de ſa juſte haine; mais l'agitation ſubite de tout mon corps, me fit connoître que cette réſolution étoit plus facile à prendre qu'à exécuter.

« Comment, diſois-je, cet affreux détail ſortira-t-il de ma plume? Irai-je déchirer le cœur dont la vertu fit ſon plus doux aſyle, porter le trouble & le déſeſpoir dans le temple de la ſerénité? Hélas! peut-être eſt-il déja fait le mal que je redoute; peut-être noyée dans ſes pleurs, maudiſſant le jour de ſa naiſſance, celui de ſon fatal hymen, accuſe-t-elle par ſa touchante douleur, le ciel qui lui devoit un ſort plus heureux?... Elle en ſait aſſez pour me maudire, pour ſe juger la plus à plaindre des femmes. Non, je n'irai point raſſaſier lentement ſa douleur de toutes les circonſtances qui groſſiſſent mes outrages. Elle ne me doit plus que du mépris & de la haine; il ſuffit qu'elle le

ſache & qu'elle l'apprenne de ma bouche.... Mais elle n'eſt point lâche & puſillanime comme je le ſuis. Elle aura le courage de m'oublier. Sa fierté briſera des nœuds qui la déshonorent. Elle le doit ; je ne mérite pas un ſeul de ſes regrets. Lui taire quelque détail, ce ſeroit donner lieu à ſa clémence ; ce ſeroit la tromper. Ayons au moins le mérite de la franchiſe. Plus elle verra l'affreuſe vérité, plutôt ſa douleur & l'amour ceſſeront d'attriſter ſon ame, & plus promptement la paix y reprendra ſon doux empire. Ajoutons à la ſomme de mes maux, pour ne rien ôter à celle de ſes plaiſirs ».

Vingt fois je prends la plume, vingt fois elle me tombe des mains. Si je réuſſis, au milieu des gémiſſemens, à tracer quelques caracteres, mes pleurs les effacent auſſi-tôt.

« O toi, diſois-je, qui dus prétendre au culte de l'univers, & embellir la vie d'un mortel fait comme toi pour être l'objet viſible de l'amour & de la protection des cieux ! par quelle cruauté t'unirent-ils à mon ſort ? Comment la

vertu se trouve-t-elle associée au vice? Comment, chose plus inconcevable encore! celui dont l'ame fut modifiée, moulée sur la tienne, qui s'enivra de tant de charmes de toutes les especes, qui fut le possesseur de la beauté sous tant de formes, put-il oublier, dans l'espace de trois années, la source adorable de tant de biens, & devenir lui-même le destructeur farouche de sa félicité? O qui le contraignit à se rendre profanateur & même sacrilége? Comment put-il se résoudre à chasser de son ame l'heureuse paix de l'innocence & de l'amour, pour y substituer les passions factices, les appétits désordonnés & les soucis rongeurs? Et quel est le plaisir barbare de corrompre en soi la source du bonheur, de dégrader, d'anéantir en quelque façon son ame, pour n'avoir plus que l'instinct féroce de la brute? L'état de misere dans lequel je suis tombé, ne peut se concevoir; & je ne puis mesurer sans effroi, la distance immense de ce que je fus, à ce que je suis. Tout ce que j'avois alors, me donnoit quelque chose de céleste; me faisoit voir une continuité billante de plaisirs immortels;
tout

tout ce qui me reste à cette heure, m'offre un sombre avenir, me promet le néant. Toi qui fais sortir la vie du sein de la mort même, Dieu de la nature! une étincelle échapée de ton souffle, ne viendra-t-elle jamais renouveller mon être? Couché sur la terre dans la confusion du repentir, me releverai-je encore digne de t'adorer? Permettras-tu que la nuit de mon ame s'éclaircisse à l'aspect des cieux, que mon front t'adresse encore des regards sereins, & mon cœur des soupirs innocens? Ai-je perdu pour jamais le droit de t'honorer dans le plus beau de tes ouvrages, de te glorifier par le tableau si touchant de l'amour conjugal, & du bonheur que l'on goûte dans ses bras? ... Ah! si tous les serpens du remords acharnés sur mon cœur; si le poison qu'il boit goutte à goutte, & l'état d'ignominie dans lequel je suis plongé, ne suffisent pas pour expier les crimes de ma vie; si je ne dois plus voir la plus belle des épouses, ni parcourir encore sur son sein toutes les gradations de la volupté; si mon cœur, pareil à un bûcher ardent

qui se replie sur lui-même & se dévore, doit s'éteindre, sans communiquer les nouveaux feux qui le consument, que la mort vienne, qu'elle me frappe de tous ses traits, qu'on prenne ensuite mes tristes restes, qu'on les porte dans une terre étrangere, & que nul arbrisseau funebre, que la tombe même la plus simple, n'indique à personne le lieu où l'on m'aura mis.... »

« Hélas ! ajoutai-je, c'est bien à moi, & dans l'état où je suis, qu'il convient de se livrer à de si douces espérances. Insensé ! tu oublies donc que l'héritage de tes peres ne t'appartient plus ; que tu es dépourvu de tout, abandonné de tous, & qu'un lien juridique t'enchaîne pour jamais dans ce réduit affreux. Ne vois-tu pas que cette épouse adorable, que tu te flates de ramener à toi, de retrouver si tendre & si passionnée, te méprise, te maudit, te renie pour son époux, puisqu'elle n'ignore pas tes outrages ? L'homme devenu possesseur de ton patrimoine, n'aura-t-il pas été faire valoir ses nouveaux droits dans les

lieux qu'elle habite ? Cet éclat ſcandaleux n'a-t-il pas déja réjailli ſur elle ? & toutes les voix, tous les regards, ſon propre cœur, ne lui ont-ils pas reproché des nœuds qui ſont ſa honte ? Heureuſe que, pendant les jours de ton opprobre, elle n'ait pas choiſi pour ſa demeure la maiſon reſpectable que tu tenois de tes ancêtres, & que tu voles à ta poſtérité ! On l'en eût chaſſée ignominieuſement, & le plus ſanglant des affronts, l'eût punie d'avoir aimé le plus vil des hommes..... Cette priſon obſcure, ce cachot, voilà déſormais pour toujours ta demeure. Il ſera mon dernier aſyle & mon tombeau. La voûte céleſte, la verdure de la terre, le criſtal des eaux, le viſage d'Ermance, chef-d'œuvre de la création, tous ces objets, ſources de vie & de bonheur, ſont perdus pour moi.... »

Ainſi, m'exagérant l'horreur de ma ſituation, je m'agitois vainement ſous le poids de mes remords. Quelquefois mon ame flottant ſur une mer d'idées fantaſtiques & cruelles, s'en alloit

nageant & se débattant dans une amertume affreuse. Quelquefois, fatigué de ses mouvemens, immobile & plongé dans un morne repos, & n'éprouvant plus que des sensations de sons, j'écoutois ces tintemens aigus dont l'oreille est frappée dans le silence de la solitude, & il me sembloit entendre le bruit rapide & sourd de la marche du tems; il me sembloit voir ses mains dévorantes, occupées à moissonner, l'un après l'autre, tous les plaisirs de l'homme, & prêtes à dévorer les débris de mon être.

La porte de ma prison s'ouvre tout à coup; une femme se précipite, jette un cri, tombe évanouie. C'est ici, Lecteurs sensibles, que vos larmes commenceront d'honorer ce foible écrit... Peignez-vous l'infortuné qui vient de vous offrir le tableau de ses égaremens, reconnoissant l'épouse généreuse dont il ne vous a point exagéré les vertus & les charmes, saisi d'un trouble inexprimable, n'ayant plus de force pour faire usage de ses organes, de voix pour se faire entendre, ni de courage pour se confondre aux pieds de cet objet charmant. Voyez cette femme à qui

dans les ſiecles barbares on eût dreſſé des autels, ranimée ſoudain par un élan ſublime de tendreſſe, ſe lever, s'avancer, les yeux brillans d'une impreſſion de lumiere, que le chagrin n'a pu ternir; porter enfin de timides regards autour d'elle, nommer, chercher ſon coupable époux, s'élancer, l'étreindre dans ſes bras; celui-ci, comme effrayé de ſentir un cœur innocent palpiter ſur ſon cœur coupable, un viſage de roſes & de lys s'appuyer ſur ſon front, ſiége des noirs ſoucis; de ſe ſentir couvert, accablé des chaſtes baiſers d'une beauté céleſte. Voyez-le céder, ſe refuſer aux bienfaits les plus ineſpérés de l'amour. Voyez ſes rapides tranſports, interrompus, empoiſonnés par cette affreuſe conſcience de la honte qui ſent ſa baſſeſſe & frémit de la faire partager, par ces ſoupirs de douleur & ces mouvemens de reſpect qui contiennent un parjure époux, en préſence de l'objet vertueux qu'il vient d'offenſer, & lui font redouter comme une profanation, de répondre aux careſſes de l'innocence.

Ermance, inſtruite de mes travers, des plus petites circonſtances de mon inconduite & de ſes effets cruels, n'a point eu recours à la foible reſſource des gémiſſemens. Empêcher que mon patrimoine ne paſſât dans des mains étrangeres, a été ſon premier ſoin. Quittant enſuite le ſéjour paiſible où elle attendoit impatiemment mon retour, elle vole à Paris, ſe fait donner la demeure de mes créanciers, court chez éux, leur parle. A ſa vue, à ſa voix, toutes les voix de l'intérêt ſe taiſent, toutes celles de l'admiration s'élevent autour d'elle ; toutes celles de l'indignation éclatent contre moi. Les plus intraitables, ceux à qui l'habitude de l'uſure a mis, pour ainſi dire, une enveloppe métallique autour du cœur, qui édifient tranquillement leur fortune ſur la ruine d'une foule de jeunes inſenſés, ſans expérience, livrés aux mains de ces ſangſues dévorantes, ceux dont la plupart boiroient le ſang de leurs débiteurs, s'ils ſavoient en tirer le quart de leur créance, ceux-là même s'adouciſſent devant mon épouſe. Tout promet, tout s'empreſſe de la ſervir, tant

le double aſpect de l'innocence & de la beauté a d'empire ſur les cœurs les plus endurcis. Une belle femme eſt comme un ſoleil bienfaiſant qui réchauffe les lieux déſerts, qui ranime la nature ſauvage & amolit les rochers. D'ailleurs, un héritage conſidérable venoit de lui rendre plus de biens qu'il n'en falloit pour réparer mes pertes ; &, moyennant la promeſſe authentique de ſatisfaire bientôt tous ces hommes avides, auxquels je devois à peine le tiers des ſommes qu'ils réclamoient, elle avoit obtenu leur acquieſcement unanime à ma liberté, & ce n'étoit que munie de l'ordre de mon élargiſſement, qu'elle paroiſſoit dans ma priſon.

Elle me raſſure, me conſole, m'apprend que je ſuis libre, & me preſſe de quitter ces lieux. — « Moi libre ! m'écriai-je, tu ne ſais donc pas que celui qui porta jadis le titre glorieux de ton époux, ne mérite pas même aujourd'hui de végéter parmi les derniers de tes domeſtiques ? tu ne ſais pas que ſes déſordres l'enchaînent pour toujours dans cet aſyle, le ſeul qui convienne

déformais à un méchant tel que lui ». — « J'ai tout appris, & tout réparé, me dit-elle; c'est par le repentir des fautes, & non par la mauvaise fortune, qu'on peut devenir le plus malheureux des hommes, & le plus malheureux des hommes en doit être, à mes yeux, le plus intéressant ».

Elle insiste, elle m'entraîne. Je me laisse conduire, plein de trouble & d'admiration. La revoir, me sentir accablé des plus ardens témoignages de sa tendresse, me sembloit un songe dont je craignois de revenir. Nous arrivons à l'hôtel où elle est descendue. C'étoit le soir. Quels durent être mes regrets, que devint mon désespoir, quand l'éclat des lumieres, & mon trouble un peu dissipé, me permirent d'envisager cette femme angélique; quand il me fut possible de considérer ces traits, où quelque chose d'auguste se mêloit aux séductions de l'amour & aux nuages de la tristesse; ces yeux pleins de langueur & toujours éclatans, qui venoient me confondre & m'enivrer tour-à-tour; & lorsque j'en-

tendis cette voix enchantereſſe qu'animoit un ſentiment profond, & que le chagrin n'avoit altérée que pour lui donner une inflexion plus touchante ?

Les traces de douleur imprimées ſur ſon viſage, donnoient un caractere plus attendriſſant à ſa beauté, & n'étoient peut-être que l'empreinte plus profonde & plus marquée du ſentiment. Son affliction, d'ailleurs exempte de remords, devoit moins être une criſpation pénible de ſon cœur, qu'une affection mélancolique de ſon ame. Le plaiſir de m'avoir pardonné l'offenſe la plus ſenſible, l'idée de ſa clémence & de ſa générosité, qui ſe joignoit, ſans doute, à la conſcience de ſes autres vertus ; ce retour continuel d'une ame grande & pure ſur elle-même ; cette habitude de réfléchir par laquelle on devient courageux dans les peines, mais indulgent pour l'homme & pour ſes foibleſſes, tout cela rendoit ſa triſteſſe un ſentiment grand, noble & doux, qui la diſpoſant ſans ceſſe aux paſſions affectueuſes, la rendoit encore plus compatiſſante, plus généreuſe, plus tendre, plus

aimante. — « Si l'aſſurance d'un amour qui n'a point changé te fait plaiſir, diſoit-elle, ſi mon repos t'eſt cher, n'arrête plus tes yeux ſur des images qu'un voile éternel doit couvrir ». Elle me prenoit la main, l'approchoit de ſon cœur, & ajoutoit de ce ton qui va chercher l'ame : *Il eſt toujours à toi* (*).

Je frémiſſois aux battemens de ſon ſein. Des ſoupirs, mélange d'angoiſſe & de plaiſir, expri-

(*) Comment une femme auſſi parfaite qu'Ermance, a-t-elle gardé conſtamment le même attachement pour un homme ſi indigne d'elle ? Mais auſſi, pourquoi ces rapports d'organiſation, & ces convenances phyſiques qui attirent & enchaînent, pour ainſi dire, à nous, des êtres qui n'ont avec nous aucune relation morale, & dont les ames ont ſi peu de reſſemblance avec les nôtres ? C'eſt pourtant ce qu'on rencontre à chaque pas dans le monde. Rien de ſi commun que de voir la douceur unie à la brutalité, la ſenſibilité à la haine, l'innocence au vice. Rien de ſi commun, dans la ſociété, que des femmes charmantes abandonnées pour des viles créatures, & chériſſant, idolatrant même avec une conſtance incroyable, & ſans pouvoir s'en défendre, l'époux criminel qui les outrage tous les jours.

moient l'état de mon ame. Elle confidéroit à fon tour, mon front chargé d'ennuis, mon vifage fi changé, fi pâle & fi défait, & peut-être y découvroit-elle le figne honteux de mes égaremens. Des pleurs roulent dans fes yeux, & toute fa vertu ne peut me cacher les efforts qu'elle fait pour les retenir. « Ah ! laiffe couler tes larmes, lui dis-je, foulage ton cœur, la fouffrance n'eft faite que pour le mien ». Ces mots paroiffent en effet déterminer leur cours. Penchée vers moi, elle en verfe un torrent dont je fuis inondé. Mon teint s'anime & fe colore fous ces pleurs brûlans ; mes levres s'en abreuvent à longs traits, tout mon corps en eft rafraîchi, elles le pénetrent tout entier, & vont féconder mon cœur. Dans l'heureux treffaillement, dans l'heureux tranfport qu'elles me caufent, je tombe à genoux, & le front & les mains élevés vers les cieux, je m'écrie : « Dieu réparateur des maux & des foibleffes ! mon hommage fera digne encore d'arriver jufqu'à toi, & fi le coupable doit trouver grace devant ta juftice, quelle eau plus falutaire

pour laver ses offenses, que les pleurs de la vertu ! »

Ce dernier transport acheve d'épuiser mes sens & mon cœur. Tant de scenes vives, tant de mouvemens extrêmes l'ont agité. Je ne me soutiens plus, je suis prêt à succomber. Ermance s'en apperçoit, me prépare un lit elle-même, me force d'y chercher du repos, m'y arrange, m'y prodigue tous les soins, y mêle les plus tendres caresses, & quand je voudrois mourir son esclave, il faut que je me laisse servir par elle, pour ne pas l'accabler mortellement. Elle avoit assez de connoissance du cœur humain, pour juger que je l'adorois toujours, que la saison des folies étoit passée, & ne reviendroit jamais pour moi. « Livre tes sens & ton ame au repos, me dit-elle, en couvrant mon front de baisers doux & légers, endors-toi dans les idées d'un riant avenir. Ils se renouvelleront ces nœuds qui ne doivent plus se rompre ; ils reviendront ces jours de paix & de félicité dont tu seras digne encore, & n'auront d'autre terme que celui de la durée de notre vie ».

Je dormis en effet paiſiblement juſqu'au matin ; & toute la nuit mon ame fut abandonnée à l'eſſaim des rêves enchanteurs. Je me réveille avant le jour. Ma ſenſibilité s'épure & devient plus active ; mes idées ſont plus ſaines ; j'ai plus d'eſpoir dans mes reſſources, & plus de confiance dans mes forces. La vertu d'Ermance a ceſſé de m'effrayer. Je ne me crois pas digne encore de poſſéder un bien ſi précieux ; mais une réſolution courageuſe que je forme ſoudain, & que je ne tardai pas d'accomplir, acheve d'introduire le contentement dans mon cœur.

Je me leve. Ermance paroît dans mon appartement. Son viſage, coloré d'une rougeur humide, reſſemble à des roſes & des lys que l'aurore a fait épanouir, mais qui languiſſent dans l'abſence du ſoleil, & je m'apperçois qu'elle a répandu beaucoup de larmes. Son cœur ſenſible devoit un tribut à la douleur. Elle le payoit alors ; mais ce fut le dernier. Quoiqu'un peu ternis par la langueur, ſes traits ne m'en parurent pas moins un accord éblouiſſant de

vitale, donne de l'expansion à mon ame, & répand un baume universel dans tout mon être. Cependant notre marche répondoit à l'impatience de nos vœux, & la rapidité de la voiture qui nous emportoit l'un & l'autre, nous laissoit à peine le tems de jouir de la diversité des objets.

Déja nous respirons l'air de la patrie, l'air embaumé de son terroir, de ses arbres, de ses plantes, de ses fruits. Ce doux parfum qu'exhalent la verdure & les fleurs à mesure que nous approchons des lieux de notre naissance, vient saisir plus vivement l'odorat, après une absence de plusieurs années, & semble vouloir nous donner des regrets par une foule de sensations nouvelles & délicieuses qu'alors il produit en nous. Le plaisir de revoir son pays, est encore un baume pour le cœur sensible qui a reçu des blessures dans le commerce du monde.

Nous touchions au terme de notre voyage. La nuit, déja fort avancée, nous oblige d'arrêter notre course, & de rester dans une auberge.

Ce

Ce fut là que j'eus le courage de me séparer d'Ermance, & d'exécuter le projet que j'avois conçu dès le premier jour de notre réunion. Elle s'étoit couchée dans une chambre voisine de la mienne, ayant auprès d'elle une de ses femmes qui l'avoit suivie. Je guettai l'instant où elles dormoient l'une & l'autre, pour écrire le billet suivant, que je laissai sur une table, & ensuite m'évader sans bruit.

« N'ayez point d'inquiétude sur mon sort, & ne craignez rien de mon désespoir. Les maux que j'ai soufferts ne sont plus dans mon cœur, quoi qu'ils soient encore dans ma mémoire. Je vais dans un asyle expiatoire, purifier mes sens & mon ame, & les rendre, s'il se peut, dignes de se dévouer pour jamais au bonheur de vos jours. Retournez dans les lieux où vous êtes chérie. Tâchez de remettre mon nom en estime parmi ceux qui peut-être le prononcent avec indignation. Allez préparer la demeure, ou plutôt le temple qu'a déja consacré votre présence, & où l'époux le plus soumis viendra

porter à vos pieds sa reconnoissance & sa vénération, quand le ciel lui aura fait connoître qu'il agrée son repentir ».

La retraite où je voulois me rendre, étoit un Couvent de l'Ordre de Camaldoli, que je connoissois dans les environs. Ce Monastere, qu'on appelle *Roga* (*), est situé dans une vallée profonde, sur les bords de la riviere d'Aoust. Un petit bois d'un aspect sauvage, un petit jardin mal cultivé, produisant un peu de cidre, & seulement assez de légumes pour fournir une subsistance grossiere à deux ou trois solitaires qui habitent ce réduit ; une chapelle, des cellules éparses & dont les murs se perdent dans un amas de ronces & de plantes parasites, forment tout l'enclos & toute la richesse de cette retraite.

Je marchois avec vîtesse, je courois dans les ténebres ; & abandonner ma femme, quand mon

(*) Ce Couvent est situé à un quart de lieue de Malestroit, petite ville de Bretagne. Nous savons que les Camaldules sont supprimés ; mais on a permis aux Religieux qui habitoient cette retraite, d'y finir leurs jours.

idolatrie pour elle renaiſſoit plus vive que jamais, me paroiſſoit l'héroïſme du courage, & me fit bien augurer de mon changement.

J'arrive au Monaſtere à la pointe du jour, & demande le Prieur, dont je ſuis connu. — « Mon pere, lui dis-je, c'eſt une brebis égarée qui vient ſe jetter dans vos bras, & demeurer quelque tems parmi vous ». — « Soyez le bien venu, mon fils, me dit ce bon Vieillard, en m'embraſſant avec tendreſſe. Si quelque chagrin vous amene, nous ſommes faits pour exercer un miniſtere de charité envers les malheureux ». Ce bon Religieux inſpiroit de la confiance; il entendit la confeſſion de toute ma vie; mais il l'entendit comme un ami ſenſible, convaincu des foibleſſes & pénétré des miſeres humaines. Il avoit un eſprit cultivé, & beaucoup d'amabilité naturelle. Sa converſation extrêmement attachante, me rendit ſes inſtructions plus douces, & le ſacrifice que je m'étois impoſé, plus ſupportable.

« Que vous êtes heureux, mon pere, lui

disois-je , en parcourant avec lui sa paisible retraite. A l'abri des assauts des passions, vous coulez des jours dont rien n'altere la sérénité. Les vapeurs du monde, & les nuages du malheur n'arrivent point jusqu'à vous ». — « Mon fils, me disoit-il, les malheurs sont à l'ame ce que les maladies sont au corps. Elles sont quelquefois une crise heureuse de la nature, qui, expulsant les humeurs vicieuses, & rétablissant l'équilibre dans la machine, redonne au sang une circulation plus libre, & une plus douce chaleur aux esprits. Ainsi, les désordres de la jeunesse aboutissent au malheur comme à une piscine salutaire où l'ame, salie par des habitudes honteuses, se purifie & se régénere. Instruit par l'expérience, vous saurez que le vice porte avec lui sa peine, & que toutes ses jouissances aboutissent à la satiété, mere de l'endurcissement. Vous saurez que le tourbillon du monde fatigue perpétuellement ceux qu'il emporte, sans les remettre jamais au point où est le bonheur, & qu'il faut échaper à son impulsion pour retrouver ce point juste & vrai. Votre vertu maintenant

ſera d'autant plus ferme, qu'elle connoît l'avantage de réſiſter & de vaincre; d'autant plus pure, qu'aucun preſtige ne l'obſcurcit, & que les illuſions ne ſont plus à vos yeux que des illuſions; d'autant plus indulgente & plus douce, qu'elle n'ignore pas que le ſort de l'homme eſt de faillir, & que le ſage même s'égare quelquefois. Celui qui vécut toute la vie ſans paſſions, a peut-être une vertu trop auſtere, & ne joint pas toujours à la pureté des mœurs, cette charité tendre qui fait le plus ſublime & le plus beau caractere de la ſageſſe. Votre bienveillance, à préſent, embraſſera tous les hommes. Jamais l'aſpect d'un coupable n'excitera votre indignation, parce qu'une voix ſecrete vous dira ſans ceſſe, que vous fûtes foible & égaré comme lui. L'affabilité qui réſidera dans votre cœur, paſſera dans vos paroles, & la douce perſuaſion viendra ſe fixer ſur vos levres. Auparavant on n'eût fait que vous reſpecter peut-être, à préſent on aura pour vous du reſpect & de l'amour ».

« Mon fils, ajoutoit-il, nous agiſſons ſous les yeux d'un Dieu qui voit notre pente vers le mal, & nos efforts pour arriver au bien. Il promene tantôt l'œil d'un pere, tantôt celui d'un juge ſur les mouvemens de l'eſpece humaine. La bonté de l'un ſe manifeſte tous les jours; mais la juſtice de l'autre échappe à tous les regards, & notre devoir eſt d'adorer en ſilence juſqu'au nuage dont elle s'enveloppe. Tout ce qu'il nous eſt permis de voir, c'eſt que le déſordre eſt une ſuite de l'ordre, puiſque l'ordre ſe maintient invariablement au milieu des révolutions du globe & des crimes du genre-humain. Si l'homme qui a failli connoît mieux le prix de la vertu, les grandes vertus doivent naître des grandes fautes; & loin que le ſouvenir de vos égaremens ſoit fait pour vous affliger, vous devez vous applaudir de vous trouver d'autant plus fort, que vous avez été plus foible, & de haïr d'autant plus le vice, que vous en connoiſſez mieux toute la difformité. Ce n'eſt point par le ſtérile repentir, mais par de bonnes actions qu'on répare le mal qu'on a fait; & ce

qui conſtitue la ſageſſe n'eſt pas de s'amuſer au regret d'avoir penſé périr, c'eſt de ne plus s'expoſer au naufrage. Outre que la triſteſſe outrage l'Être ſuprême, qui veut le bonheur de tous les hommes, elle nuit à l'exercice des vertus, car ſouvent elle dégénere en miſanthropie, & la miſanthropie eſt le plus intolérable, & peut-être le plus orgueilleux de tous les égoïſmes ».

« Jeune homme, levez ce front abattu ; béniſſez Dieu, plutôt que de craindre ou d'invoquer lâchement ſa vengeance, & ne mépriſez pas ſes bienfaits. Suivez le chemin de fleurs par lequel il vous invite encore à marcher dans la vie. Soyez heureux encore, de la vigueur de votre jeuneſſe, des reſſources de votre eſprit, & de la fermeté de votre ame. Soyez heureux, enfin, de la lumiere pure de votre raiſon, des fruits ſolides de l'expérience, & du charme ſi doux d'apprécier les dons de la providence, & de ſentir ce que l'on vaut, quand le bien que l'on fit eſt autour de nous, & nous rit de toutes parts ».

C'étoit ainsi que ce bon vieillard cherchoit à me rendre la confiance & le contentement. Cependant, quand je réfléchissois à mes inconcevables excès, à l'invincible ascendant de nos passions, il me venoit, de tems en tems, des doutes affreux sur la nature & la destination de l'homme, & j'étois tenté de confondre le principe qui le fait penser, avec celui qui fait végéter une plante, & mouvoir un insecte ; & il y avoit des momens où je me voyois encore le vil jouet du hasard, ou celui d'une divinité farouche, qui me dévouoit au malheur & à l'anéantissement.

« Oui, mon pere, lui disois-je, il y a de grands motifs de consolation dans l'avenir que vous me promettez, & heureux l'esprit qui peut se reposer sur de si douces images ! Mais le calme est-il fait pour le cœur de l'homme ? Malgré le plus ferme retour à la sagesse, n'est-il pas toujours affligeant de reporter la vue sur le monde qu'on a quitté ; & n'est-ce pas alors qu'on ne participe plus à ses travers, que le souvenir en est plus amer, & le coup-d'œil plus effrayant ? Si la raison, dégagée des entraves des passions, plane

enfin au-dessus de la région des sens, & parvient à contempler, sans illusion, le théatre où joue l'espece humaine, elle voit plus de scenes de douleurs que de scenes de plaisirs, plus de bruit que de grandes choses, plus de fumée que de gloire, plus d'ostentation que de vertu. Elle voit l'homme de bien, celui même que la multitude qualifie du nom de sage, entraîné comme les autres, aimer & trahir la vérité, conseiller ce qui est bien, & faire ce qui est mal, obéir & sacrifier au vice, sans avoir la volonté de suivre & de préférer le vice. Elle voit, l'homme indigent, l'homme dévoué à la peine, que la nature, marâtre pour lui seul, a, pour ainsi dire, déshérité, par-tout sans appui, sans consolation, sans secours. Elle le voit souvent se creuser des tombeaux, & s'y coucher lui-même, pour y trouver la paix. Elle interroge ces demeures, pour leur demander si le repos est là ; & ces tombes silencieuses ne lui répondent point. Elle interroge l'avenir, & son regard se fatigue à poursuivre quelques lueurs au milieu des ténebres ».

« La philosophie seroit-elle consolante, quand

elle n'offre que les monumens & les débats de l'orgueil, qu'un code d'erreurs & de contradictions, d'incertitudes ou d'extravagances ? La religion feroit-elle un appui, quand on la voit marcher dans les siecles, sur les débris des nations, ses victimes, & se montrer par-tout dégoûtante du sang des mortels ; lorsqu'elle paroît sous tant de faces, que chaque pays, chaque peuplade, chaque particulier même l'habille à sa mode, & que le fanatisme aujourd'hui, combattu de toutes parts, ne paroît s'affoiblir & chanceler que pour l'entraîner dans sa chûte ? La société même, feroit-elle croire à une félicité passagere, dans le tems que des hommes crédules, abusés par le nom d'ami, s'égarent en gémissant sur les traces d'un être de raison ? Quand d'autres ne savent pas garder leur bonheur, ou sont tentés fortement de le perdre tous les jours ; & quand le plus doux des sentimens, celui qui dut faire adorer l'existence, se détruit ou se dégrade dans les cœurs les plus vertueux, & se change en la source fatale des plus viles passions ? »

« Comment, ô mon pere ! trouver ce calme défirable que vous m'annoncez, alors que tant de chofes nous laiffent à un fcepticifme plus affreux que l'horrible vérité, alors qu'on n'a plus même le foutien de l'efpérance ? Si la phyfique démontre que les prodiges les plus étonnans font les opérations les plus fimples de la nature, fi l'ame croît, fe développe avec les organes, fubit tous les changemens de la matiere, & a fes maladies, fes convulfions, fon agonie comme le corps ; fi la perfection de l'art du philofophe, n'eft que le talent d'entrevoir les plus affligeantes vérités, l'ignorance eft préférable au privilége de connoître ; & le plus à plaindre des hommes, eft celui que la nature a doué d'un efprit pénétrant & d'un ame penfante. Quelle confolation refte-t-il à un être condamné au tourment de réfléchir, & quel point d'appui peut-il embraffer fur la pente fi rapide & fi effrayante de la vie ? Qui peut le délivrer du fentiment de fa mifere, & du poids de fa deftinée ?... La terre feule recueille fes larmes, & lui indique le néant.... »

« A ce que je vois, ô mon fils ! reprit-il, les vapeurs du monde que vous quittez, obſcurciſſent encore votre intelligence. Vos regards ne s'arrêtent que ſur les maux, que ſur les torts de l'humanité, & c'eſt là le mal que la philoſophie a fait. Plus attentive à blâmer l'homme qu'à le conſoler, plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire, elle lui a ravi la conſcience de ſes forces, & par conſéquent le courage & la faculté de bien faire. Pourquoi n'enviſager ſon ſort qu'avec effroi, quand ſes maux, & même ſes foibleſſes, ſont le garant de ſes plus cheres eſpérances, & le gage aſſuré de ſa future félicité ? Si toute ſon exiſtence morale étoit le produit immédiat de ſon organiſation ; ſi ſa penſée n'étoit qu'un mode, qu'une propriété accidentelle des élémens combinés d'une certaine maniere, parviendroit-il à développer & à perfectionner en lui ce principe intelligent qui calcule les tems, meſure l'eſpace, & s'élance dans l'avenir ? Entendroit-il ce témoignage intérieur, & cette voix ſecrette de la conſcience, qui lui

prescrit les regles qu'il doit suivre, & les devoirs qu'il doit remplir ? Connoîtroit-il ces devoirs, & s'imposeroit-il quelquefois l'obligation rigoureuse de faire, aux dépens de son repos, ce qui concourt à l'intérêt commun de ses semblables ? Auroit-il honoré comme des vertus, la bonté, l'amitié, la générosité, la bienfaisance, plutôt que la colere, l'envie, la haine, la vengeance, passions gravées comme les premieres dans le cœur humain ? Auroit-il attaché l'idée de gloire aux unes, de turpitude aux autres, & su ce que c'étoit que vertu ? Auroit-il, enfin, créé la morale, & donné des regles à cette science, dont l'objet est la perfection & le bonheur de son espece ? Non, sans doute. Si son ame étoit un accident de la matiere aveugle & sans choix, elle n'obéiroit qu'aux aveugles loix du mouvement ; elle agiroit comme la matiere ».

« O mon fils ! si l'homme a des inclinations mauvaises, s'il devient coupable, & même

criminel, c'eſt pour apprendre, par ſes remords, que le vice eſt puni. S'il obéit à ſes bons penchans, s'il céde à la tentation d'une bonne œuvre, c'eſt pour être averti par le plaiſir de bien faire, que la vertu trouve ſa récompenſe, & que cette récompenſe augmente de prix à proportion de ſes efforts pour la mériter. Ses miſeres, ſes peines mêmes de toute eſpece, atteſtent ſa deſtination pour une meilleure vie. Elles ſont le choc d'une main inviſible, qui veut, par des ſecouſſes réïtérées, l'árracher au joug des paſſions, qui le frappe au milieu de ſes fauſſes jouiſſances, pour le déſabuſer, & le pouſſe avec force vers ſon aſyle primitif. Ce deſir confus de bonheur qui le promene avec complaiſance dans un monde différent de celui-ci, le mal-aiſe qu'il éprouve au ſein même de ſes plaiſirs toujours imparfaits, le paſſage continuel de la joie à la triſteſſe, du délire à la ſatiété, & quelquefois à l'horrible dégoût de ſoi-même, tout cela démontre que la vie eſt pour lui un état violent, dont il brûle de ſortir, & qu'elle

n'eſt pas ſon état naturel. Tout cela eſt une aſpiration indirecte à un état de perfection inconnu ſur la terre. Son deſir ardent de ſurvivre à la diſſolution de ſon corps, eſt une évidente preuve qu'il vivra après ſa mort, une conviction intuitive de ſon immortalité. Cette ame qui trouve en ſoi de la nobleſſe, & s'honore de ſes facultés ſublimes, qui frémit d'horreur à la ſeule penſée de voir ſes nobles idées s'engloutir dans une nuit que le tems n'éclaircira jamais, n'eſt-elle pas repouſſée des bords de cet abîme terrible qu'on appelle le néant, & n'entrevoit-elle pas continuellement une trace de lumiere qui la guide & l'entraîne à travers les ombres de la vie & les nuages des paſſions, devant le trône d'un Dieu dont elle ſe peint la majeſté, & où ſa vue audacieuſe & fiere le fixe avec tranquillité? Ses élans continuels vers ce principe inviſible de l'ordre & du mouvement, ne ſont-ils pas l'aſſurance des biens dont il lui a fait tacitement la promeſſe, puiſque ſon imagination les voit, les embraſſe & en jouit d'avance? »

« Si nous avons des idées repréſentatives de plaiſirs dont la nature n'offre point de modeles, ce ne peut être que par l'inſpiration d'un Dieu ; car l'eſprit borné de l'homme ne ſe feroit point élancé de ſoi-même dans les profondeurs de l'infini, n'auroit pu produire & raſſembler les images d'une félicité abſtraite, ſans que les traits dont il l'eût revêtue, n'aient eu des rapports avec ceux du bonheur qu'il connoît ; & qu'elle reſſemblance entre les voluptés groſſieres de la terre, & celles qu'un petit nombre de ſages apperçoit dans le monde intellectuel ».

« Dieu, car elle exiſte cette cauſe intelligente, cette cauſe primordiale & finale de tout, qui ſe manifeſte dans le deſſein de la nature entiere, un être abſolu, tout puiſſant, éternel, & par conſéquent eſſentiellement bon, nous auroit-il fait preſſentir une poſſeſſion de biens autres que ceux qui tombent ſous nos ſens, pour nous laiſſer vivre & mourir victimes de nos impuiſſans deſirs ? Si les maux de la vie étoient notre ſeul partage,

les

les transes de la mort leur unique terme & notre unique perspective ; si nous ne devions jamais renaître au plaisir d'une nouvelle existence, aurions-nous un cœur pour sentir, pour desirer, pour aimer ? Aurions-nous l'imagination pour exalter notre ame, pour la remplir des idées d'ordre de beauté céleste, & la transporter dans des mondes toujours plus beaux que le monde connu, qu'elle orne perpétuellement de ses brillantes chimeres, & où elle s'identifie à des objets parfaits ? Un Dieu ne peut-être un tyran. Si nous devions subir une mort éternelle, nos vœux n'iroient pas au-delà de notre durée. Ne concevant pas le charme d'une autre existence, nous nous habituerions aux peines de celle-ci ; elles deviendroient notre état naturel ; & si nous ne connoissions pas la félicité, au moins ne sentirions-nous pas l'infortune ».

O mon fils ! c'est cette religion que vous blasphêmez, en la confondant avec la superstition, monstre qui déchire le sein de sa mere, & cherche à ravir à Dieu ses vrais adorateurs ; c'est

cette religion sainte qui nous soutient dans le malheur, qui ranime & vivifie dans nous le sentiment toujours actif & toujours consolant d'une autre vie. Toujours pure & inaltérable dans le cœur de l'homme de bien, elle est pour lui, moins une police sacrée qu'il redoute, qu'un doux lien qu'il s'impose à lui-même, moins un joug importun dont il cherche à s'affranchir, qu'un instinct religieux qui l'attire à son premier principe. Il ne la voit point dans des rites & des cérémonies ; mais dans les préceptes saints qu'elle a gravés dans son ame. Il n'implore & n'accuse pas la Divinité tour-à-tour, il jouit de ses bienfaits. Il n'a point des doutes injurieux à sa providence ; tous ses sentimens sont un élan de reconnoissance vers l'Être suprême, & un vœu de félicité pour les hommes. O garde-toi de la blasphêmer, cette religion simple & auguste, en prenant pour elle son simulacre imposteur! Le culte qui la défigure n'en est que l'affreux mensonge. Tous les sages ont le même code moral de religion. Par toute la terre elle est une dans le cœur du juste ».

Cette morale étoit celle du ſentiment. Elle pénétroit, elle échauffoit mon ame ; mes doutes ſe diſſipoient. Je vis clairement que le parti le plus ſage étoit d'adopter une idée belle & ſatisfaiſante pour l'orgueil ; je ſentis que l'amour de l'ordre étoit la ſource du contentement, & que, quelque choſe que nous préparât l'avenir, faire le bien étoit l'unique moyen d'arriver paiſiblement au terme de la vie, & de recevoir la mort ſans effroi.

Mais, quand je venois à ſonger à mon épouſe, toutes les idées, tous les fantômes d'une triſte philoſophie diſparoiſſoient ; j'étois tout entier à cette image charmante, &, il faut l'avouer, le ciel étoit pour moi ſur la terre.

. . . . .

Depuis trois mois je demeurois dans cette ſolitude, ſans preſque m'en appercevoir, tant le retour de la raiſon & de la vertu élevent l'homme au-deſſus des foibleſſes, & le rendent heureux de ſes ſacrifices les plus pénibles. La vie de ces bons Religieux avoit quelque choſe de

ſi attendriſſant, qu'il étoit impoſſible de ne pas ſe plaire parmi eux. Ils avoient des mœurs ſi douces, une piété ſi touchante & ſi véritable, qu'ils ſembloient nommés par le ciel même, pour être les miniſtres d'un Dieu de paix & de charité (*).

(*) On ſe plaint beaucoup dans ce ſiecle, de la multiplicité des Couvens, & de l'inutilité des Moines. Si tous les Ordres Religieux avoient un but d'utilité publique comme celui, par exemple, de l'Hoſpice du Mont-Saint-Bernard, ſitué ſur l'un des paſſages de la Suiſſe, pour ſe rendre dans le Piémont & en Italie, tout le monde applaudiroit à ces établiſſemens, & béniroit leurs fondateurs. Voici la deſcription de cet Hoſpice, tirée d'un fragment de voyage, inſéré dans le Journal de Paris du 7 Décembre 1781. Nous penſons que nos Lecteurs ne ſeront pas fâchés de la trouver ici.

...... « L'Hoſpice eſt un long bâtiment en pierres, » d'un aſpect lugubre, & reſſerré entre deux montagnes, » beaucoup plus élevées encore que celle ſur laquelle il eſt, » pour ainſi dire, ſuſpendu ; il eſt terminé, d'un côté, par un » lac qui peut avoir un quart de lieue de circonférence, & » de l'autre, par une cabane, où l'on dépoſe les morts, faute » de terre pour pouvoir les enſevelir. Tout autour regne » une chaîne de montagnes, dont les neiges, les glaces, &

On ne les voyoit point se tourmenter par des macérations & des austérités. Convaincus que la Divinité désavoue dans l'homme, tous les sacrifices au-dessus de l'homme, & condamne sur tout les homicides commis contre son propre corps ; ils savoient que c'étoit les vices

» les rochers confusément épars, présentent au loin l'image
» de la désolation. Cet Hospice fut fondé par Saint Bernard
» de Menthon, pour servir d'asyle aux voyageurs. C'est, sans
» contredit, un des plus beaux monumens élevés à l'humanité.
» Chacun y est accueilli suivant son état, sa condition; mais
» les soins, les attentions sont les mêmes pour tout le
» monde. . . . . . Les chemins par lesquels on monte à
» l'Hospice, n'offrent, dans la plus grande partie de la route,
» que de mauvais sentiers frayés à travers des rochers; ils
» sont fermés huit mois de l'année par les neiges. Malheur alors
» à quiconque veut les franchir. L'humanité des Religieux ne
» laisse cependant rien à desirer sur les secours dont peuvent
» avoir besoin les voyageurs imprudens. Depuis la Toussaint
» jusqu'au mois de Mai, deux domestiques du Couvent ne
» sont continuellement occupés qu'à battre les neiges; les
» Religieux eux-mêmes n'épargnent pas leurs pas dès qu'ils
» savent quelque voyageur en peine. Ils possédoient autrefois
» un chien qu'ils avoient dressé à aller à la découverte avec

dont on devoit couper la racine ; que c'étoit les passions nuisibles qu'il falloit dompter, amortir en soi, & què le jeûne modéré, prescrit par la loi, étoit un signe de ce retranchement, & un moyen d'y parvenir.

Je partageois leur innocente vie ; je prenois part à leurs occupations, à leurs jeux, à leurs pieux exercices. Tous les jours, au coucher du

---

» un panier suspendu au cou, & rempli de provisions ; ce » chien, doué d'un instinct admirable, s'arrêtoit par-tout où » il *soupçonnoit* quelqu'un enseveli dans les neiges ; il s'em» pressoit alors d'écarter la neige avec ses pattes, & lorsqu'il » reconnoissoit que le malheureux qu'il venoit de dégager » respiroit encore, il lui tendoit le cou, & sembloit l'inviter » par ses caresses, à ouvrir son panier. Suivant les forces du » voyageur, ou il couroit l'annoncer à l'Hospice, ou il l'y » conduisoit lui-même. J'ai appris avec indignation, (ajoute » l'Auteur du fragment) que ce brave chien avoit péri de la » main des hommes, lui qui les aimoit tant ! Les Religieux, » inconsolables de sa perte, travaillent à le remplacer. Ces » Religieux sont au nombre de douze. Leur cœur & leur » esprit semblent participer de l'élévation de la montagne » qu'ils habitent : ce sont des Anges descendus du ciel ».

ſoleil, ils ſe rendoient aux pieds d'un Calvaire, planté ſur un rocher, parmi des ſapins & des genevriers. C'étoit-là qu'ils méditoient ſur la fragilité de la vie, ſur les quatre fins de l'homme, & ſur les myſteres de la foi. Ce ſpectacle inſpiroit la triſteſſe, & la vénération. A genoux, & les mains jointes comme eux, je me ſentois ému d'une maniere douce & affective. Mon ame, entraînée par je ne ſais quel attrait ſurnaturel, dégagée de tous les intérêts des ſens, s'élevoit à l'anéantiſſement de tout deſir terreſtre, & quelquefois aux pieux raviſſemens de l'adoration excluſive d'un Dieu.

Ces lieux exhaloient, reſpiroient un air ſalubre, un air d'innocence & de ſérénité qui renouvelloit inſenſiblement tout mon être. Je me trouvois de nouveaux ſens, des organes plus frais, plus libres & plus vigoureux. Avec les facultés phyſiques, les facultés intellectuelles s'étoient aggrandies, mes idées avoient pris de l'énergie, de la nobleſſe & de la profondeur. J'avois un ſentiment plus fort de la nature & de

moi-même, & jamais peut-être, je n'avois tant mérité d'être l'époux d'Ermance.

Je partis enfin de cette ſolitude. C'étoit le matin d'un jour d'été, & jamais le jour ne s'étoit levé ſi éclatant & ſi beau. Mes pieds ne parcoururent point l'intervalle qui me ſéparoit de mon épouſe. L'eſpérance aux aîles vermeilles, l'amour couronné des roſes brillantes du bonheur, me tranſporterent dans ſes bras, au doux bruit du chant des oiſeaux & du concert de la nature. Je reconnus l'aſyle de mes premiers jeux & de mes premieres amours, je foulai cette terre heureuſe qui ſembloit un vaſte jardin de plaiſance, & l'aſtre de la lumiere, alors au midi de ſon cours, vit les larmes de la joie briller ſur mon viſage, & mon ſein palpiter de mille nouveaux tranſports.

Mon épouſe, inſtruite de mon retour, avoit fait des apprêts plus touchans que magnifiques, pour célébrer dignement le jour de mon arrivée. Appuyé ſur un genoux, & prenant une de ſes mains, je lui dis, en la revoyant : « Madame,

» daignerez-vous recevoir le nouvel époux, » ou plutôt le nouveau serviteur qui vient vous » consacrer le reste de sa vie ? Il n'est pas in» digne de cet honneur, puisqu'il peut soutenir » vos regards, où brillent tant de vertus ». — « Je le reçois », me dit-elle avec une grace charmante, & ses bras entrelacés dans les miens, ses joues de roses, appuyées sur mes joues, me faisoient déja pressentir le bonheur qu'elle alloit répandre sur mon existence. Il me sembloit que les sources de ma vie se multiplioient en ce moment, & qu'une augmentation subite d'esprits animaux parcourant mes veines avec rapidité, venoit grossir & précipiter le cours de mon sang.

Ermance étoit alors dans sa vingt-sixieme année. Le tems qui altere les beautés ordinaires, avoit donné plus de fraîcheur à la sienne ; & tous les jours où j'avois vécu loin d'elle, m'avoient préparé de nouvelles causes d'amour, & de nouveaux sujets d'admiration. Chaque jour en fuyant, sembloit laisser à son teint quelque chose de son éclat, & à son ame une perfection de plus.

Le reſte de cette journée, nous le paſſâmes à jouir de l'attendriſſement, des larmes de joie de nos domeſtiques, à créer des délices au fond de nos cœurs, & à nous en pénétrer; à nous parler par des ſoupirs, & à nous aſſurer de notre bonheur. Le ſoir, mon épouſe m'introduiſit elle-même dans l'aſyle où devoient ſe renouveller & s'acquitter encore les droits & les ſermens de l'hymen, où la plus belle des nuits alloit ſe revêtir à mes yeux des couleurs du plus beau jour. Elles reparurent ces heures fortunées qui rachetent des années de ſouffrances, & en abſorbent le ſouvenir dans des torrens de volupté. Tous les enchantemens, toutes les joies de l'empirée inonderent cet aſyle, ſe preſſerent à l'envi autour de la couche nuptiale. Mon imagination, devenue plus grande & plus active, recula bien loin dans l'avenir le domaine de mes félicités; & mon ame, enrichie de facultés nouvelles, ſe ſentit capable d'embraſſer & de ſupporter tout ſon bonheur.

Quelle force cependant ne me fallut-il pas pour répondre à tout l'amour d'une épouſe

passionnée, pour résister aux mouvemens d'un cœur qui provoquoit toutes les jouissances & toutes les ivresses dans mon sein, pour ne point mourir au milieu de ces transports où ma bouche avide d'imprimer par-tout son brûlant hommage, regrettoit de ne pouvoir en laisser la trace sur mille appas en même tems, au milieu de ces extases où nos cœurs & nos sens épuisés, mais toujours insatiables, ne pouvoient s'arrêter encore, &, par des sensations inconnues au reste des humains, sembloient franchir les bornes connues de la nature.

Après une longue absence, deux époux s'aiment toujours davantage. On redouble d'attentions l'un pour l'autre, on se rend des soins à proportion du plaisir que cause la réunion, & de la crainte qu'on a d'être encore séparés.

Les desirs d'Ermance étoient un vœu continuel pour la félicité d'autrui. Elle vouloit le bonheur pour le répandre & le partager, pour en offrir l'exemple, & en faire naître le besoin. Ses plaisirs toujours désintéressés, étoient moins ses plaisirs

que ceux de son époux. Convaincue qu'elle étoit nécessaire à son existence, elle sembloit se détacher d'elle-même, pour être toute à lui. Avec elle, l'amour ne mouroit jamais. Son talent de plaire étoit l'art de changer les plaisirs en vertus, & les vertus en plaisir, & par conséquent de faire adorer les unes, & de rendre les autres continuels. Dans mes bras, elle se remplissoit moins des délices de l'hymen, qu'elle ne s'enivroit du charme de remplir sa destination sur la terre. Elle s'abandonnoit sans réserve au plus doux des penchans, parce qu'à ses yeux, c'étoit le comble du bonheur, le principe & la source de toute élévation, que de concourir aux grandes fins de la nature, qui nous demande une postérité; & qu'elle étoit persuadée que remplir le devoir primitif de la création, dans les vues de donner le jour à des créatures immortelles, & capables de s'élever jusqu'à l'auteur de l'univers, étoit le vrai moyen de l'honorer dignement.

« Fille de l'amour! fille du ciel! lui disois-je, car mon idolatrie ne savoit quel nom lui donner,

un mortel fut-il fait pour te posséder ? & mon bonheur eſt-il concevable ? Ah ! j'épuiſe en ce moment la faveur des cieux, puiſqu'ils me ramenent dans tes bras. Juſqu'ici je n'avois point vécu, j'étois encore à naître ; oui, ce jour eſt le premier de ma vie. En contemplant ton heureux époux, en le voyant digne encore de t'adorer, tu peux dire : Voilà ma créature ; c'eſt une plante que l'aquilon flétrit & courba vers la terre ; mais que mes pleurs ont rafraîchie, que mon ſouffle a ranimée, & à qui le ciel va rendre encore ſa douce influence.

« Quel mérite y a-t-il donc, diſoit-elle, à ſuivre un doux penchant ? Si ton bonheur eſt mon ouvrage, ton bonheur ne doit-il pas faire le mien ? Ah ! je m'applaudirai d'y avoir contribué, d'avoir fait celui de tous les deux, ſi tout ce qui nous environne doit le partager ; s'il nous rend l'humanité plus néceſſaire, l'amitié plus chere, nos devoirs plus ſaints ; s'il ne nous ſemble jamais trop acheté par les privations & les maux inſéparables de la condition d'homme ; ſi ſon

ſouvenir, lors même qu'il s'évanouira, ne nous permet jamais de nous plaindre de notre ſort, & nous aide à ſubir en tout la loi de la néceſſité ». — « Va, lui dis-je, repoſe-toi ſur toi-même du ſoin de faire de la vie un tiſſu de momens fortunés pour tout ce qui t'environne. Ton ſourire n'eſt-il pas le doux rayon de la joie qui chaſſe la nuit de la triſteſſe ? ta voix, le crî de rallîment de tous les plaiſirs ? Le feu qui brille dans tes yeux, n'eſt-il pas la flâme de l'humanité qui va porter ſon ardeur dans toutes les ames ? & n'es-tu pas aſſurée de l'influence de ta vertu ſur ces lieux, comme Dieu lui-même eſt ſûr de l'action de ſa volonté ſur tout l'univers ? »

Le lendemain de cette nuit heureuſe, nous allâmes dès le matin ſaluer le jour naiſſant, & la ſérénité de nos fronts parut le diſputer à la ſérénité du ciel. Ce jour fut véritablement un jour de fête. Une multitude de villageois & de villageoiſes vînt nous préſenter des fruits & des fleurs au ſon des muſettes & des hautbois ; des tables ſervies avec profuſion & dreſſées ſous des

bosquets, des danses, des jeux établis dans les cours & dans les prairies du château, célébrerent cette belle journée. Nous nous montrâmes dans tous les lieux, nous nous mêlâmes à ce bon peuple, & je sentis alors que le premier des plaisirs étoit celui d'être aimé.

Que la campagne a d'attraits pour deux époux qui s'adorent ! Tout leur plaît, tout les intéresse. Un rien remplit leurs yeux des pleurs du sentiment, & ces pleurs sont toujours doux, parce qu'ils sont toujours occasionnés par des images touchantes; par l'espoir de faire le bien, ou par la satisfaction de l'avoir fait.

D'un côté, des montagnes qui se confondoient avec les nuages, semblables elles-mêmes à des nuées dont les couleurs se diversifient au gré de l'astre qui les éclaire; de l'autre, une vallée spacieuse ou paroissoit se complaire un peuple de végétaux, des prairies, des ruisseaux, des sites charmans, des sites majestueux, la nature déployant de toute part & sous toutes les formes, sa grace sauvage & sa fécondité : tels étoient

les rians objets, les belles & grandes perſpectives que nous offroit cette retraite.

La maiſon que nous habitions, étoit un antique château, flanqué de hautes tours crénelées, & fameux dans le pays par un grand nombre de ſiéges qu'il avoit ſoutenus dans les tems de ſon origine. On voyoit empreints ſur ſes murs ces veſtiges impoſans de la guerre & des ans, qui jettent dans l'eſprit des idées ſombres, & que cependant l'on ne peut ſe laſſer de contempler. Aujourd'hui l'on démolit tous les vieux châteaux. Il me ſemble que les hommes devroient être plus jaloux de conſerver ce que le tems a reſpecté. Tout ce qui porte le ſceau de l'antiquité vénérable, a des droits continuels à notre admiration. Ces forterelles inébranlables qui, depuis des ſiecles, bravent les tempêtes, & où la majeſté reſpire parmi les traces de la vétuſté, ces monumens de l'audace & du génie fier de nos ancêtres, ſont faits pour élever l'ame, & commandent une ſorte de reſpect religieux. S'ils affligent, en faiſant reſſouvenir de ces tems de l'anarchie féodale, où chaque noble tenoit de

de ſon épée & de ſon fief, un deſpotiſme héréditaire qu'il exerçoit ſur ſes vaſſaux, ils rappellent auſſi avec plaiſir, & même avec un certain enthouſiaſme, cette époque de notre hiſtoire, où le courage & l'amour avoient tant d'influence ſur les mœurs, où l'eſprit d'une galanterie noble, quoique romaneſque, ſe mêloit à cette inſtitution biſarre & guerriere, qui, dans les ſiecles barbares, produiſit tant de héros, ſe mêloit même à l'eſprit public, & ſuppléoit aux loix. Ils rappellent ces jours où les hommes, plus ſenſibles aux choſes d'utilité qu'aux choſes d'agrément, & n'étant point encore efféminés par le luxe, paſſoient leur vie à former & à exécuter de grandes entrepriſes. Nos aïeux, ſans doute, avoient comme nous leurs défauts & leurs vices; mais dans le commerce de la vie ils montroient une probité plus ſévere, plus de franchiſe & de loyauté. Injuſtes & méchans comme nous, cruels quelquefois juſqu'à la férocité, ils mirent cependant preſque toujours une certaine équité dans l'abus de la force, & s'ils eurent l'audace qui

fait les grands forfaits, ils eurent aussi l'énergie qui fait les grandes vertus.

Bien différens des hommes de ce tems-là, nous avons de petites passions, de petites vertus, & ne sommes plus même capables que de crimes obscurs. Nos ames rétrécies par le luxe, blasées par la mollesse; nos ames, petites & vaines, se manifestent jusques dans les étroites dimensions & le peu de solidité de nos demeures. L'art, pour vouloir tout donner au goût, ne laisse plus rien à l'admiration. Nos ancêtres bâtissoient pour eux & leur postérité. Aujourd'hui nous ne bâtissons que pour nous. Ce qui ne doit pas étonner dans le siecle de l'égoïsme. Nous voulons que nos édifices légers & brillans, périssables & passagers comme nous le sommes, ne fassent qu'effleurer la surface de la terre, & en disparoissent avec nous. Tout ce qui respire un air de force & de longue vie, tout ce qui porte l'empreinte du sublime & du grand, nous épouvante, & semble faire une impression pénible sur nos organes. Le joli seul est en droit de nous

plaire, obtient tous nos suffrages. Il nous faut des nuances, des esquisses, des grâces symétriques, de la monotonie. Nous voulons qu'autour de nous, tout soit futile, uniforme, & de glace comme nous.

Je connus enfin les agrémens de la vie champêtre. Qu'ils sont grands & multipliés! Qu'il y a de charmes à se dérober au monde, pour ne s'occuper que des moyens de faire un petit nombre d'heureux, & de se rendre heureux soi-même, autant que peut le permettre la nature. Ce genre de vie dispense de la recherche des égards, toujours ennuyeuse, des affaires dont le succès afflige souvent, & dont la conduite embarrasse toujours. Les occupations sont plus variées, & l'on y trouve moins d'occasions de violer les loix de l'honneur. Les soins y sont doux, parce qu'ils sont en petit nombre. Les devoirs y sont charmans, parce qu'on ne connoît que ceux qu'on s'impose à soi-même, & qu'en les remplissant on se procure une satisfaction proportionnée à leur étendue. Le plaisir y est

vif & durable, il n'est troublé ni par la crainte de n'en pas jouir, ni par la nécessité de l'abandonner ; rien n'empêche de le connoître tout entier, de l'augmenter, de se pénétrer de tous les sentimens qui en perpétuent l'ivresse. On n'y est ni sage par nécessité, ni fou par complaisance; jamais fatigué par les ennuyeux à prétention, affadi par les flatteurs, excédé par les sots, & sur-tout par cette foule d'ignorans présomptueux qui abondent dans les grandes villes, & particuliérement dans la capitale. L'on n'y est point choqué de l'insolence du vice, révolté de ses excès, ni effrayé de sa punition. A la campagne, on fait toutes ses fantaisies ; point de gêne, point d'étiquette, point de mise recherchée. On se met à sa maniere, & la maniere la plus simple est toujours celle que l'on préfere. On y vit bien, mais sobrement; parce que la tempérance produit la santé, & qu'on a besoin de la santé pour jouir des bienfaits de la nature.

Détaché de tous les objets de la terre, je n'y tenois plus que par mon épouse ; mais tous mes

autres liens ne s'étoient rompus, que pour grossir celui de mon amour ; & plus forte étoit ma derniere chaîne, plus elle répandoit de délices sur ma vie.

Une portion de nos biens devînt l'héritage du pauvre. Nos mains se consacrerent à servir l'indigence honnête, à multiplier autour de nous les images du travail & de l'industrie, de l'aisance & du bonheur. Nous prîmes soin de faire régner l'économie & le bon ordre dans les familles, d'y introduire l'abondance de toutes les choses relatives à la subsistance, & de répartir également ce bien être universel qui entretient la bienveillance & l'union dans les campagnes.

Entourés de voisins ennemis comme nous des grandes sociétés, nous jouissions tour-à-tour de l'amitié de la nature & de nous-mêmes. Ils venoient souvent, non pas embellir, mais égayer notre solitude. Nous allions chez eux partager les plaisirs d'une vie douce & paisible. On n'usoit point le tems à ces amusemens de l'opulence

oiſive, où l'avarice déguiſe en plaiſir le trafic honteux d'un loiſir inſupportable ; à ces éternelles parties qui, même à la campagne, empêchent une infinité de gens de jouir de la campagne, & qui ſans être ruineuſes, n'en ont pas moins des effets funeſtes, puiſqu'elles abſorbent des jours qui ſeroient beaucoup mieux employés à recueillir les biens de la ſimple nature, & à ſe pénétrer pour elle de reſpect & d'amour. On s'amuſoit à ces jeux qui rappellent l'aimable gaîté de l'enfance, ou plutôt l'innocente candeur des premiers âges du monde. On faiſoit des promenades champêtres, & le Dieu bon qui nous voyoit ſans doute avec complaiſance, les dirigeoit toujours vers les lieux où il y avoit des peines à ſoulager, & des larmes à tarir. Nous revenions ſatisfaits. Nos ris touchans, notre gaîté pure étoient le prix du bien que nous avions fait. Ah! quand j'avois pu ſervir un de mes ſemblables, c'étoit ſur la bouche d'une épouſe que j'en trouvois la récompenſe. Un ſeul de ſes baiſers m'eût rendu faciles les ſacrifices qui coûtent le plus. Enfin, nos jours rians &

tranquilles, se passoient comme un beau rêve, & la chimere du siecle d'or se réalisoit peut-être dans un petit coin du globe, non telle que des hommes corrompus se la représentent, mais tel que l'amour de la félicité publique en fît tant de fois desirer le retour à quelques gens de bien.

Ermance aimoit les fleurs; j'avois un parterre que je cultivois moi-même, & que je ne cultivois que pour elle. L'humble violette, la rose incarnate, l'anemone panachée, les fleurs de toutes les saisons, paroient ses cheveux & son sein tour-à-tour; le matin, le soir, à sa toilette, dans ses repas, elles réjouissoient sa vue; tous les jours, elles embellissoient & parfumoient sa demeure.

Combien nous aimions à parcourir nos domaines! à errer dans toute l'étendue de cette campagne heureuse! Nous tirions des leçons utiles de tous les tableaux, de tous les changemens de la nature. Un tems nébuleux après un tems serein, nous avertissoit que la vie la plus

calme eſt ſujette aux orages. Quand le choc des nuées produiſoit la foudre, notre raiſon, plus active & plus forte alors, voyoit tout en grand. Le déſordre momentané de la nature, nous élevoit au-deſſus d'elle, & nous rendoit plus impoſante l'idée de ſon Auteur. Un preſſentiment ſublime nous diſoit, que la véritable grandeur n'eſt pas ſur la terre, & que la majeſté d'un Roi n'eſt qu'illuſion auprès de la majeſté d'un Dieu.

Quelquefois nous allions nous fortifier dans le détachement des biens périſſables, parmi les ruines d'un palais autrefois habité par les ſouverains du pays, & voiſin de notre demeure. Ces débris, preſque enterrés ſous les herbes, & que la terre devoit bientôt achever d'engloutir, nous inſpiroient une mélancolie profonde, nous montroient le terme des grandeurs humaines, & des deſirs de l'inſatiable ambition. Un chêne autrefois orgueilleux de ſon feuillage, & dans lequel paroiſſoit éteint le principe de la végétation; ſes branches que l'aquilon détachoit l'une après l'autre, & diſperſoit

en débris dans la campagne ; la mouſſe amoncelée ſur nos toits, ſecondant les mains dévorantes du tems, & minant par degrés les ouvrages de l'homme ; des oſſemens d'animaux divers, blanchis par les années, & épars dans la campagne ; un inſecte écraſé ſous nos pieds ; un bruit de cloche funebre, annonçant la fin d'un de nos ſemblables, tout, en nous laiſſant convaincus qu'il n'eſt rien ici-bas qui ne meure, ou du moins ne ſe métamorphoſe, augmentoit notre pitié pour ceux que l'exemple continuel de la deſtruction ne dégoûte point des vains objets de la cupidité. Nous le comparions au matelot, luttant contre une mer orageuſe à plus de cent lieues de la terre, & s'attachant à la frêle planche qui doit périr avec lui. Quelquefois, entraîné par des réflexions plus ſérieuſes, nous allions apprendre à mourir parmi les mauſolées de nos ancêtres. Ces tombes funebres, & ſurtout celles des auteurs de nos jours, recevoient aſſidûment le tribut de nos larmes filiales, & ſouvent une eſpece d'effroi nous ſaiſiſſoit l'un & l'autre au ſortir de ces lieux. Ce n'étoit

point la terreur de la mort, c'étoit la crainte qu'avoit chacun de nous, de ſurvivre à l'objet de ſon adoration.

Cependant, nous nous arrêtions peu ſur ces triſtes images. Le tableau de la nature riante nous occupoit plus ſouvent & plus long-tems. Le jour qui embellit tout, nous rappeloit à la ſource de la beauté. Les fruits & les moiſſons nous entretenoient de l'Auteur de nos biens. Quand, au déclin d'une belle journée, un ciel tout aérien s'offroit à nos regards, nous montions ſur une colline, d'où l'œil tomboit enchanté ſur un payſage magnifique. La lumiere du ſoleil portée horizontalement ſur les eaux, qui ſe la renvoyoient & la réfléchiſſoient en cent façons diverſes ; ces nuages d'un rouge tendre qu'on voyoit ſe fondre dans le blanc, lors d'une belle ſoirée, contraſtant avec des teintes plus brunes, & découvrant, dans de petits intervalles, l'azur de la voûte céleſte ; mille oiſeaux de toutes couleurs & de tout langage, ſe jouant ſur le gravier, au bord des ruiſſeaux & des fontaines,

voltigeant ſur leur ſurface, s'y baignant, s'y plongeant à l'envi ; le contraſte d'une verdure ſombre, & d'une terre fraîchement ouverte en ſillons ; un peuple joyeux, encore épars dans les champs & dans les prairies, tous ces objets, toutes ces ſcenes diverſes formoient à nos yeux un ſpectacle enchanteur. Souvent un tranſport de reconnoiſſance nous précipitoit à genoux l'un & l'autre, & nos ames & nos regards s'élevoient enſemble à la ſource de toute félicité. Ah ! les cieux s'ouvroient alors ; toute la cour céleſte deſcendoit ſur des nuages, pour voir de plus près le tableau du bonheur ſur la terre, & l'Éternel contemplant nos vertueuſes amours de ſon trône de lumieres, ſe réjouiſſoit, ſans doute, d'avoir créé l'homme.

De-là, nous deſcendions dans des boſquets épais, nous en ſuivions tous les détours, &, avec le parfum de la nature, nous reſpirions l'encens de la volupté. La nuit venoit nous ſurprendre aſſis ſur des ſiéges de gazon, & dans ces heures de ſilence & de plaiſir, je me livrois

encore à tout le délire d'un cœur amoureux. Je m'enivrois encore de la jouiſſance de tous les appas de ma jeune amante. Je ſavourois lentement l'attrait ineffable de compter les battemens de ſon ſein, d'intercepter ſes ſoupirs par mes ſoupirs, de prodiguer, recevoir, de rendre inépuiſables les careſſes, les pures careſſes du ſentiment.

Froids partiſans du ſyſtême léthargique de l'inſenſibilité, durs égoïſtes à qui ces expreſſions brûlantes de l'amour paroîtront un délire, un ſigne de démence & de folie, ah! jamais vous n'avez goûté le bonheur d'être aimés d'une femme vertueuſe & belle, jamais la paſſion la plus vive que le ciel ait accordée aux humains, ne vous tira de l'élément uniforme & tranquile dans lequel vous ſomeillez, jamais, enfin, vous ne ſaurez combien l'enthouſiaſme de l'humanité eſt généreux & capable de grandes choſes, combien toutes les vertus ſont faciles & douces, quand c'eſt la beauté qui les inſpire. Dieu de la nature! tu m'as ravi tout ce qui m'étoit cher; tu ne feras

jamais reluire pour moi ces jours trop beaux, qui déja ſe perdent dans la nuit du paſſé, & cependant, à cette heure même encore, je te remercie, à genoux, d'avoir une ſeule fois dans ma vie laiſſé découler tant de joies de la ſource adorable où tu les puiſes toutes, pour les verſer à pleines mains ſur un être deſtiné à mourir.

Dans la ſaiſon des frimats, nous avions des plaiſirs d'une autre eſpece. Dans un appartement vaſte, mais bien clos, autour d'un foyer antique, on s'aſſembloit encore, & c'étoit un plaiſir d'entendre les aquilons ſe déchaîner avec furie contre les pavillons & les tours du château. C'étoit un plaiſir de braver, au coin d'un large feu, tous les fléaux du nord ; & ce plaiſir tenoit, ſans doute, à l'orgueil naturel de l'homme. Il aime quelquefois à faire un retour d'admiration ſur lui-même, & à contempler dans la ſolidité de ſes édifices, dont la plupart ſemblent faits pour être immortels, le pouvoir qu'il s'eſt donné de braver les tempêtes & de réſiſter aux lentes ſecouſſes du tems. Les longues ſoirées d'hiver s'écouloient

en jeux innocens, en doux entretiens, en lectures intéreſſantes. Nous nous faiſions raconter les anciennes traditions du pays, fabuleuſes ou véritables ; on les écoutoit avec intérêt. Tout ce qui peint des mœurs antiques, tout ce qui tient même du merveilleux pique agréablement l'attention & la tient en haleine. Quand nous étions ſeuls, nous liſions la vie de nos ancêtres, non pour nous enorgueillir ſottement d'une illuſtre origine ; mais pour nous remplir de cette émotion généreuſe qu'on éprouve en voyant défiler devant ſoi, comme dans une galerie, les tableaux d'une longue ſuite d'aïeux, quand les caracteres de l'héroïſme & de la vertu s'y font ſur-tout remarquer. On aime à ſe tranſporter dans ces tems reculés, où les mœurs plus ſimples & plus auſteres faiſoient une loi plus ſacrée de l'honneur ; à jouir des traits de grandeur d'ame, par leſquels la plupart de nos ancêtres ont immortaliſé leur nom ; & il eſt doux de ſentir aux mouvemens qu'ils excitent en nous, que leur ſang & leur ame nous ont été tranſmis.

Nous liſions les anciens qui parlent au cœur,

par la touchante ſimplicité de leurs maximes; mais qui font moins d'impreſſion ſur l'eſprit dans cet âge de lumieres, où le domaine des ſciences devient tous les jours plus étendu, parce que la philoſophie fut preſque entiérement bornée à la morale dans les écoles de l'académie & du portique. Nous revenions, avec une ſatisfaction plus complette, aux bons livres que ce ſiecle à produit; & l'on ſe doute bien que l'immortel Comte de Buffon, que Voltaire & Jean Jacques tenoient le premier rang parmi les auteurs que nous préférions.

Voltaire, en faiſant naître en nous toutes les eſpeces d'intérêt, par l'inimitable magie de ſon ſtyle ſi bien appropriée à tous les ſujets qu'il traite, par l'étonnante variété de ſon génie, Voltaire, il faut en convenir, nous obligeoit quelquefois de donner des intervalles affligeans à notre admiration, & le plaiſir que nous trouvions à le lire étoit ſans ceſſe empoiſonné. Nous étions fâchés de voir cet homme ſi extraordinaire, ſi au-deſſus des autres hommes, afficher quelquefois

l'envie & la haine des petites ames. L'arme du ridicule qu'il manie avec tant d'art contre les cagots & les fanatiques, contre les ennemis de la saine morale, a trop souvent & trop mal servi ses haines particulieres. Le philosophe n'inspire plus de confiance, ou plutôt cesse de l'être, dès qu'à la place de la modération qui convient au sage, il met la malignité qui n'appartient qu'au méchant. Quand au milieu de ses pieces les plus philosophiques, on le voit épancher le fiel contre ses ennemis; quand presque tous ses ouvrages attestent que son ame est irascible & haineuse à l'excès; quand à ces vices de cœur il joint la foiblesse de les consacrer dans des écrits faits pour lui survivre, quelle sorte d'admiration reste-t-il pour lui? De quel effet peuvent être les leçons de la philosophie, dans une bouche qui vomit les plus dégoûtantes injures, en même-tems qu'elle parle le plus pur langage de la sagesse? Et que penseroit-on d'un homme foulant aux pieds un autre homme, & l'immolant avec furie, alors qu'il prêcheroit la concorde & l'humanité?

Il

Il eſt peu d'ouvrages de Voltaire, où l'on ne trouve quelque trait qui ait rapport à ſes querelles particulieres. On ſait que pendant ſa vie, il ne s'acharna pas ſeulement contre des hommes eſtimables par leur état & par leurs talens, mais qu'il deſcendit plus d'une fois dans l'arêne littéraire, & s'y déchaîna avec une fureur preſque riſible, contre des adverſaires qui ne méritoient de lui qu'un ſilence plein de mépris. On ſait que ſon eſprit ſe trouble, que ſon génie s'éclipſe, & que le ton des perſonnages de Vadé lui devient propre toutes les fois qu'il eſt ſur le chapitre de ſes ennemis; il eſt intariſſable ſur cette matiere, il y revient ſans ceſſe; les injures & la malignité paroiſſent ſon élément (*). *Les Deux Siecles*, *le Pauvre Diable*, *le Dialogue de Pégaſe & du Vieillard*, *la Comédie de l'Écoſſaiſe*, une infinité de pieces

(*) C'eſt le deſtin de l'homme de génie, d'être perſécuté de ſon vivant; mais c'eſt alors qu'il oppoſe le ſilence aux injures, le calme de l'ame aux clameurs de l'envie; c'eſt lorſqu'il pardonne à ſes ennemis, & cherche même à les ſervir, qu'il a droit aux hommages de l'univers.

de vers, & de morceaux de prose, charmans d'ailleurs, en fournissent la preuve convaincante. La colere donnoit à ses fibres des vibrations convulsives, & répandoit quelquefois des ombres sur son intelligence. Il faut bien que ces hommes rares, que la nature mit peut-être des siecles à organiser, décelent par quelque endroit l'humaine foiblesse. Leur raison si lumineuse, est, de tems en tems, obscurcie par des nuages, pour que nous puissions en soutenir l'éclat, pour consoler la multitude, en les faisant descendre un peu de la hauteur immense où ils sont parvenus, & d'où leur génie dominateur semble, même en la captivant, insulter à l'admiration.

Ermance préféroit les livres de Jean-Jacques, non qu'elle le mît au-dessus de Voltaire, ni qu'elle cherchât même à rapprocher deux écrivains qui n'ont rien de ressemblant entre-eux, & dont l'un tient une place où il sera long-tems difficile d'atteindre; mais elle trouvoit sa morale plus tendre, plus appropriée à son cœur. Elle aimoit cette sensibilité d'imagination qui lui fit

exagérer, ſans doute, les torts de l'humanité; mais qui jette tant de chaleur & d'ame dans ſes écrits.

N'eſt-ce pas, en effet, une choſe également curieuſe & intéreſſante, de voir cet homme parvenu dans la ſcience du cœur humain, à des réſultats incommunicables à la multitude, tenant d'une main le flambeau du génie, de l'autre le priſme éclatant de l'imagination, parcourir avec l'enthouſiaſme de l'humanité, le champ de la morale; y chercher, y découvrir des vérités nouvelles, les revêtir des plus ſéduiſantes couleurs de l'éloquence, de toute la force ou de tous les charmes du plus énergique & du plus doux langage de la raiſon cultivée; ſaiſir enfin le premier principe, le principe fondamental de cette morale univerſelle, trop long-tems méconnue dans ſon eſſence, & donner leur véritable baſe aux rapports que les hommes ont entre-eux? N'eſt-il pas étonnant & attriſtant à la fois, de voir ce génie extraordinaire, créer, pour ainſi dire, un monde, le peupler d'objets raviſſans & nouveaux, enfans de ſon noble délire, s'extaſier ſeul au

ſpectacle de la nature perfectionnée, appeler vainement ſes ſemblables au concours de ſon beau ſyſtême, fixer vainement ſous leurs yeux le miroir brillant & fidele qui réfléchit à ſes yeux la grandeur de l'homme & les marques de ſa dignité, déteſter leur aveuglement, leur inſenſibilité farouche, s'iſoler de dépit au milieu d'eux, ſans ceſſer de les chérir, les plaindre en accuſant leur lâcheté, & finir par s'abandonner ſans réſerve à la douleur ſombre & amere de n'avoir pu les rendre meilleurs & plus heureux ?

Si Jean-Jacques eut des partiſans exaltés, il eut auſſi des détracteurs injuſtes & cruels, qui, par la ſatyre amere de ſa perſonne & de ſes ouvrages, chercherent à rendre odieux à la fois l'homme & l'écrivain. Il fût, dit-on, inſociable, je le crois bien; la nature mit dans le méchaniſme de ſes fibres des diſſemblances ſi marquées, qu'il dut éprouver des ſenſations étrangeres au commun des hommes, & leur paroître, en quelque ſorte, d'une autre eſpece que la leur. Son ame n'exiſtoit point pour tout ce qui ſéduit

& captive les nôtres. Enflâmé, comme Platon, pour un beau moral qui n'eſt pas ſur la terre, il ne ſut pas même jouir de ſa chimere, & ſe contenter du charme de l'avoir imaginée. Révolté de tout ce qui choquoit l'ordre & la vertu, aigri par le ſpectacle continuel de la mauvaiſe foi, de l'injuſtice & de la perfidie, il ne put jamais s'accoutumer à cette modération de la ſociété qui voit tranquillement les vices, ni à cette joie criminelle du méchant qui leur applaudit. Né, ſans doute, avec beaucoup de fineſſe & d'élaſticité dans les fibres ſenſitives, toujours prêtes chez lui à recevoir des oſcillations violentes, il dût éprouver plus de ſenſations de douleur que de ſenſations de plaiſir. Enclin à la triſteſſe par l'état habituel de ſes organes, & à cauſe des beſoins & des privations continuels de ſon imagination, preſque toujours montée à ce degré d'activité qui rend ſi avide du vrai beau, & ſi ſenſible au chagrin de n'en trouver par-tout que des images imparfaites, il dût encore pouſſer à l'excès cette ſenſibilité ombrageuſe, cet eſprit inquiet & ſuſceptible qui nous diſpoſe à mal penſer

des hommes, à mal interpréter les motifs de leurs actions, même de leurs vertus, & nous fait craindre jusqu'à leurs bienfaits. Il ne fut point ingrat; mais sa fierté, c'est-à-dire ce noble orgueil d'une ame supérieure qui s'apprécie & s'honore, le rendit trop exigeant peut-être, & lui fit chercher dans des ames vulgaires, une élévation de sentimens qu'il ne pouvoit trouver que dans des âmes comme la sienne; & dans le monde, il n'en dut pas rencontrer beaucoup de cette trempe-là. On voit que ses défauts tenoient à son tempérament, à l'austérité même de ses principes, & que, dans quelque travers qu'un pareil homme ait donné pendant sa vie, quelques singulieres qu'aient été les méprises de sa raison, & les saillies de son imagination, quelquefois excessivement exaltée, il n'a pu jamais qu'exciter toute l'indulgence & tout l'intérêt du philosophe; & ne doit qu'éveiller toute son indignation contre le méchant qui ne rougit pas de le calomnier encore après sa mort. Si c'est un crime de violer la loi sacrée de la nature, qui nous prescrit d'aimer notre semblable, & de supporter ses

défauts, c'eſt une atrocité de l'enfreindre à l'égard d'un homme qui a ſi bien mérité de ſes contemporains, & dont les foibleſſes, s'il en eût quelques-unes, ſont ſi bien effacées par l'uſage reſpectable qu'il fit de ſes talens.

La nouvelle Héloïſe, le moins parfait, & le plus intéreſſant de ſes ouvrages, étoit celui qui nous charmoit davantage. Ce livre où, malgré ſes défauts, reſpire une philoſophie ſi douce, ou l'attrait des plus céleſtes images épuiſe toutes les jouiſſances de la ſenſibilité dans un cœur vertueux & tendre, ce livre dut être lu, relu, dévoré par deux époux comme nous. Que de ſoirées délicieuſes il nous fit paſſer! que de tranſports inconnus il éveilla dans nos ames! La nature avoit mis la tendreſſe dans nos cœurs; mais Rouſſeau nous apprit à en multiplier les jouiſſances, à y joindre le ſentiment & l'attrait de la vertu. Que de bonnes qualités, que nous n'avions pas, il nous inſpira! que de fois nous fîmes le bien dont il nous avoit donné l'idée, & que ſans lui, peut-être, nous n'euſſions pas fait!

Fideles à la religion de nos peres, nous en remplissions tous les devoirs avec exactitude, & même avec plaisir. Persuadés que, dans les campagnes, l'exemple de la religion n'est pas moins utile aux mœurs que celui de la bonté, & que l'empire de celle-ci, maintient toujours & rend plus doux l'empire de celle-là, nous donnions également l'exemple de la bienfaisance, & celui d'une piété raisonnable. Tous les livres des philosophes que nous avions lus, leurs différens systêmes n'avoient apporté aucun changement à nos principes & à notre maniere de vivre. Nos cœurs rejettoient avec effroi cette philosophie cruelle qui dégrade l'homme & flétrit toutes les ames sensibles, qui renverse les fondemens de la morale, principe de l'harmonie entre les êtres intelligens, & arrache à la vertu la récompense de ses sacrifices. Nous craignîmes d'avancer sur cet océan métaphysique, d'où ne sont revenus tant de penseurs audacieux, que pour étendre un voile funéraire sur le monde & sur l'avenir. Jamais nous n'approfondîmes ces matieres ténébreuses, de peur de ne retirer de

cet examen dangereux, que des doutes déſeſpérans, & de perdre, avec nos illuſions les plus cheres, la baſe conſolante ou repoſoit notre bonheur.

Trouver dans le tableau des merveilles de la nature, & dans la profuſion de ſes bienfaits, de continuels motifs d'admettre ſon auteur & de célébrer ſa magnificence, voir dans notre ardeur pour le bien, dans le délire de nos eſpérances, dans l'effuſion même de notre amour, les marques de ſes deſſeins ſur nous, & la preuve du bonheur à venir, dont la mort eſt le ſublime accompliſſement, tels étoient les ſujets de nos plus douces rêveries, tels étoient nos plaiſirs de tous les jours.

Une jouiſſance, cependant, manquoit à celles qui rendoient notre vie ſi fortunée, c'étoit de revivre dans des héritiers de notre bonheur & de nos vertus; mais le ciel nous réſervoit encore cette félicité. Des ſignes certains m'annoncerent qu'Ermance ſeroit bientôt mere, & au bout de quelques mois, mes vœux furent comblés par

la naissance d'une fille à laquelle ma femme donna le jour.

O qui jamais a bien senti tout le bonheur d'être pere, tout le charme de tenir dans ses bras, de baigner, pour la premiere fois, des larmes de la tendresse & de la joie, le plus doux présent qu'on puisse recevoir d'une épouse, le fruit des plus vifs transports, & de partager, avec une mere passionnée, tout l'amour qu'on prodigue à ce nouvel être. C'est alors qu'on s'étonne de se trouver une nouvelle faculté d'aimer, & qu'on se plaît à répandre sur un autre soi-même la plénitude des nouveaux sentimens qu'il inspire. C'est alors qu'on se peint, qu'on embellit d'avance l'ame passive encore, de cette créature naissante, l'ame qui doit la vivifier un jour, pure étincelle échapée à la flâme du plaisir, sortie, pour ainsi dire, du choc de deux amours, & faite pour devenir le foyer créateur des vertus de toute sa race; c'est alors qu'on ne met plus de terme à son existence, & qu'on la voit se prolonger au-delà même du tombeau, dans une chaîne infinie de jours brillans & sereins.

Femmes du monde ! qui, pour prolonger un jour de plus l'illusion de vos adorateurs, étouffez les plus tendres sentimens de la nature, & laissez froidement échaper de vos bras l'être à qui vous avez donné le jour, venez voir une mere aussi chaste que belle, s'honorant de tous les devoirs que ce nom lui impose, présenter, donner tour-à-tour les deux sources de la vie à l'innocente créature qu'elle nourrit de son lait, l'échauffer de ses levres amoureuses, exprimer l'épanouissement de la joie par le sourire de la sérénité, partager ses caresses entre son enfant & son époux qui la contemple avec autant de respect que d'attendrissement, & dont les mains enlacées doucement autour d'elle, achevent le plus beau tableau dont l'œil humain puisse être enchanté. Femmes petites & vaines ! femmes coquettes ! venez rougir de vous-mêmes devant ce tableau ravissant, & montrer au moins par vos regrets & vos larmes, que les seches voluptés du monde n'étoient point celles qu'il falloit à vos cœurs.

Depuis qu'Ermance étoit mere, elle avoit dans son maintien, dans son air, quelque chose de

plus auguste & de plus céleste. Je l'abordois avec plus de vénération, je l'honorois davantage. Toute entiere au devoir si saint qu'elle aimoit à remplir, elle ne voyoit que sa fille dans toute la nature. Sa patrie, son univers étoient dans le berceau de son enfant. Si elle me laissoit quelquefois la tenir dans mes bras, prompte à reprendre le trésor de son cœur, elle sembloit, en redoublant de caresses, retrouver un bien qu'elle avoit perdu depuis long-tems, & se dédommager, par mille nouveaux baisers, d'une longue privation des plaisirs de la tendresse maternelle.

Elle étoit moins passionnée, mais plus tendre avec son époux. Son amour n'étoit plus un délire; c'étoit une affection profonde & raisonnée, qui, donnant encore plus d'élévation à son ame, la rendoit fiere de tenir une place honorable dans l'ordre civil, & de mériter le nom de citoyenne.

Dans les beaux jours du printems, dans les fraîches matinées de la saison qui le remplace, ou quand l'astre du jour, sur la fin de sa course,

éteignoit ſon flambeau, tantôt ſur une terraſſe, d'où la vue s'égaroit au loin dans la campagne, tantôt ſous des berceaux, quelquefois aux bords d'une onde pure, toujours avec notre enfant, nous ſavions transformer tous nos jours en fêtes, & n'appercevions pas de terme à notre félicité. Répondre d'abord à ſes careſſes naïves, s'amuſer dans la ſuite de ſes jeux innocens, préparer les moyens ſi ſimples de faire ſon bonheur, & de nous aſſurer une vieilleſſe paiſible, ſans perdre de vue les ſoins de l'humanité, & ſans jamais oublier d'entretenir par nos ſoins, & par nos bienfaits, la fertilité de la campagne, & le zele des cultivateurs, telle fut, pendant ſix années, la vie que nous menâmes dans cette ſolitude.

Nobles qui vivez dans des châteaux! honnêtes gens qui, loin des villes, habitez des maiſons commodes & riantes! craignez qu'un vain eſpoir de fortune ne vous arrache de vos tranquilles demeures, & ne vous faſſe aller chercher au loin un bonheur que vous ne trouverez que chez vous. Fuyez le concours des peuples

pervertis par le luxe & par l'ambition; fuyez, comme un repaire de serpens, le séjour des cités, d'où l'on ne rapporte jamais que des malheurs & des habitudes dépravées, & persuadez-vous bien qu'il est plus avantageux pour le repos & la vertu, d'habiter une cabane, que de vivre dans le palais des Rois. Si la patrie vous appelle loin de vos foyers, allez la défendre contre les entreprises de l'ennemi; allez, s'il le faut, au bout du monde, verser votre sang & vous dévouer pour elle. Mais, s'il vous reste des jours après avoir rempli l'honorable fonction de citoyen, venez les finir dans l'habitation de vos peres, de peur d'aller ternir & perdre peut-être plusieurs années de gloire, par un séjour de quelques mois dans l'enceinte contagieuse des villes. Si vous avez des enfans, éloignez-les de ces lieux funestes. Au lieu de les entretenir dans cet état de gêne & de servitude qui les engage trop souvent à fuir la maison paternelle, rendez-leur facile le genre de vie que vous menez; habituez-les à resserrer leurs desirs, à ne pas les étendre au-delà de l'espace borné qui vous

rend heureux. Intéreſſez leurs yeux par de douces images, & leur eſprit par des inſtructions attachantes ; captivez, enchaînez leur cœur par d'aimables liens, ils ne ſongeront pas même à vous quitter, & l'âge orageux des paſſions s'écoulera, pour eux, doucement & ſans trouble, comme s'écoulent vos derniers jours.... Oh ! ſi ce foible écrit pouvoit ramener la nature & les bonnes mœurs parmi quelques hommes, & forcer enfin de quitter les villes ceux qui n'y ſont retenus que par l'intérêt du plaiſir ; s'il pouvoit ranimer dans des cœurs languiſſans le goût de la vie champêtre & l'ardeur du véritable amour, je ſerois payé des larmes qu'il m'a coûté.

Je n'ai point dit à mes lecteurs toutes les répugnances, toutes les angoiſſes qu'il m'a fallu ſurmonter pendant le cours de ces mémoires ; je touche au plus pénible de ma tâche, puiſſe le ciel me donner des forces pour l'achever, & ſoutenir mon courage juſqu'à la fin !

Ma fille avoit ſix ans. Sa phyſionomie charmante étoit préciſément celle de mon épouſe.

Son babil aimable manifestoit déja que son esprit seroit précoce & brillant comme celui de sa mere. Ses questions pleines de candeur annonçoient ce que deviendroit son ame. Sa tendresse envers les auteurs de ses jours, ses caresses si fréquentes, si naïves & si pures, écartoient de nous les soucis, nous faisoient oublier que les années s'écoulent, que la vieillesse éteint les feux de l'amour, & que la mort devoit nous atteindre. L'on a fait, l'on fait encore tous les jours, d'immenses traités d'éducation. Que de livres inutiles ! Ce sont les bonnes mœurs qui font la bonne éducation. Ermance ne disoit point à sa fille : faites ceci, faites cela ; elle ne lui traçoit point la regle de ses devoirs ; elle faisoit sous ses yeux, & sans affectation, tout ce que doit faire une femme de bien ; elle la menoit dans les demeures de la misere ; elle soulageoit devant elle le pauvre & l'affligé, la veuve & l'orphelin ; elle jouissoit devant elle des bénédictions de tout un peuple. Voilà les leçons qui s'impriment & qui restent dans l'ame des jeunes personnes. Toutes les

méthodes,

méthodes, tous les principes d'éducation développés dans les livres, ne valent pas le ſpectacle d'une main bienfaiſante eſſuyant une larme ſur le viſage d'un malheureux.

Ce fut alors que les papiers publics nous apprirent la perte que la Littérature venoit de faire dans la perſonne de Jean-Jacques Rouſſeau, la maniere dont le Marquis de Girardin (*) lui avoit rendu les honneurs funebres, & les autres circonſtances de ſa mort.

(*) Nous ne parlerons point ici de notre admiration pour M. le Marquis de Girardin ; ſon éloge eſt dans tous les cœurs qui chériſſent la mémoire du Citoyen de Geneve. Son nom, déja gravé ſur l'airain, ſera immortel comme celui de ce Philoſophe. Lorſque le tems aura balayé cette foule de détracteurs obſcurs que la haine fait pulluler encore ſur ſa tombe ; quand l'équitable poſtérité, qui voit ſans nuage la gloire des grands hommes, jettera les yeux ſur la vie orageuſe de Jean Jacques, elle dira : Il fut conſolé, même de ſon vivant, des injuſtices de la deſtinée : un ſage pleura ſur ſon ſort, & lui offrit un aſyle ; & ce ſage, né dans la claſſe des riches, ne fut point ſon bienfaiteur ; il fut ſon ami. Elle dira : L'amitié charma ſes derniers jours. L'amitié reçut ſes derniers ſoupirs, & lui éleva un tombeau.

Cette nouvelle ne fut pas reçue avec indifférence par deux admirateurs éclairés de ce grand homme. — « Ils meurent donc aussi, dit Ermance, les bienfaiteurs du genre-humain? Le sage, ainsi que le méchant, ne fait donc que passer sur la terre? » — « Oui, lui répondis-je; mais les monumens de ses vertus, le bien qu'il a fait nous restent. Jean-Jacques n'est pas mort, son ame vit toute entiere dans ses écrits ». Son affliction fut vive, & les regrets d'une femme vertueuse honorerent la mémoire de ce Philosophe mieux que toutes les fleurs poétiques semées depuis sur sa tombe (*).

(*) Parmi toutes les Pieces de Vers composées à l'occasion de la mort de Jean-Jacques, on doit distinguer une Romance faite à *Ermenonville* par Madame la Comtesse de Beauharnois. Nous ne pouvons résister au plaisir de l'insérer ici toute entiere.

Air : *D'Alix & d'Alexis*.

VOICI donc le séjour paisible,
Où des mortels
Le plus tendre & le plus sensible
A des autels !

— « Mon ami, me dit-elle un jour, n'irons-nous pas visiter les lieux où le bon Jean-Jacques a fini sa carriere ? Mourrons-nous sans avoir fait un pélerinage à son tombeau ? » Cette idée me parut charmante, & m'attendrit jusqu'aux larmes. — « Non, lui dis-je, nous ne man-

---

C'est ici qu'un sage repose
Tranquillement :
Ah ! parons, au moins, d'une rose
Son monument !

Approchez, meres désolées,
De ce tombeau !
Pour vous, de tous les mausolées,
C'est le plus beau.
Jean-Jacques vous apprit l'usage
De vos pouvoirs ;
Et vous fit aimer davantage
Tous vos devoirs.

C'est ici que dans le silence,
Sa plume en main,
Il agrandissoit la science
Du cœur humain.

querons pas de nous acquitter d'un devoir si saint. Celui qui nous apprit à jouir de la vie, celui qui mérita toute notre reconnoissance, a

---

Plus loin, voyez-vous ces bocages
Sombres & verds?
Il s'y déroboit aux hommages
De l'univers.

AUTOUR de cet asyle sombre,
En ces momens,
Ne croit-on pas voir errer l'ombre
De deux amans?
Noble Saint-Preux, simple Julie,
Noms adorés,
Quelle douce mélancolie
Vous m'inspirez!

SUR cette tombe solitaire
Coulez mes pleurs!
Hélas! il n'est plus sur la terre,
L'ami des mœurs!
Vous qui n'aimez que l'imposture,
Fuyez ces lieux!
Le sentiment & la nature
Furent ses Dieux.

tous les droits à nos regrets. Nous irons ſaluer ſon ombre aux pieds même de ſon monument ».

Vers la fin du printems de l'année ſuivante, nous entreprîmes ce voyage. Paris étoit ſur notre route; mais nous nous détournâmes, pour ne point rencontrer cette ville funeſte. En voyant de loin les brouillards qui s'élevent au-deſſus de ſes tours & de ſes édifices, je ne pus m'empêcher d'ouvrir mon cœur à des triſtes ſouvenirs, & de m'écrier : O Paris, ville de crimes & de miſeres ! les vapeurs qui ſortent de ton ſein ſont plus contagieuſes que tous les levains de la peſte, exerçant ſes ravages, ſont plus mortelles que tous ſes poiſons, troublant & infectant l'atmoſphere dans des tems de calamité.

Nous arrivâmes à *Ermenonville* à la fin du mois de Mai. Nous vîmes ces jardins admirables où l'art a ſurpris à la nature le ſecret de ſa parure la plus ſimple, & de ſes charmes les plus touchans; où mille arbriſſeaux divers, joyeux de

s'élever ſur un ſol fertile, ſemblent ſourire au promeneur champêtre qui viſite ces lieux. Nous vîmes l'habitation du bon Jean-Jacques, ſituée parmi des rochers, dans le lieu le plus éminent & le plus ſauvage du parc; & nous reconnûmes ſes goûts dans le choix de ſa demeure, & dans les inſcriptions écrites de ſa main, qui ſe liſent à l'entrée de ces lieux. C'étoit-là qu'environné de tout ce que le regne végétal offre de plus rare & de plus curieux, ce Philoſophe, ami de la nature, jouiſſoit de tous les avantages & de tous les plaiſirs qu'elle donne à ceux qui s'appliquent à la connoître, & à rechercher l'uſage de ſes diverſes productions.

Nous apperçumes de loin l'Iſle des Peupliers & le tombeau de Jean-Jacques. Il nous fut permis d'en approcher, faveur que le maître du lieu n'accorde pas à tout le monde. Il craint, ſans doute, que cette portion de terre, devenue ſacrée par le dépôt qu'il lui a confié, ne ſoit profanée par la vaine curioſité de la foule, qui ne verroit qu'une tombe décorée dans le monu-

ment qui couvre la cendre de ce grand homme. Une barque nous conduisit à cette Isle heureuse, que nos derniers neveux visiteront encore avec respect. Nous y abordâmes comme à la porte d'un temple où l'on se recueille pour y entrer avec un maintien plus religieux. Un vent frais souffloit parmi les peupliers, comme le zéphyr au tems de la prime-vere, quand il fait frémir doucement les jeunes feuilles des arbres & la cime des buissons. La verdure nous y parut plus vive, l'air plus pur, le ciel plus serein. Les eaux du lac formant une enceinte de cristal autour de l'Isle, venoient battre, avec un doux murmure, son rivage fortuné. On eût dit qu'en ce lieu tous les élémens visibles recevoient l'intelligence & la vie, en reprenant par degrés les parties éparses du corps de ce Philosophe, à mesure que la chaleur de la terre les faisoit évaporer.

La tombe de l'homme de bien n'a rien d'effrayant ; on y voit croître les lys plutôt que les cyprès ; c'est le sépulchre du méchant qui inspire l'épouvante. Remplis tous les deux d'une douce

mélancolie, nous fîmes lentement le tour du tombeau; Ermance s'en approcha, preſſa de ſon ſein le marbre ſacré, & j'y apperçus la trace de ſes larmes. « Homme de paix! m'écriai-je, ces pleurs ſont le plus pur hommage qu'on ait rendu à ta cendre. S'ils pouvoient arriver juſqu'à toi, tes mânes vertueux en treſſailleroient de plaiſir ». Ce n'étoit plus Ermance que je voyois, c'étoit l'épouſe de Wolmar, c'étoit la femme d'Émile, c'étoit l'objet céleſte & parfait dont ce peintre brûlant nous a laiſſé le modele.

En ſortant de l'Iſle, nos regards y demeuroient attachés, & nous diſions : « Adieu, ſolitude charmante! adieu, temple de la ſérénité! & vous, peupliers paiſibles, & vous, ombre chérie, nos cœurs reſtent parmi vous ». — « Heureux le maître à qui appartiennent ces lieux! ajoutoit Ermance. Heureux qui peut vivre & eſpérer de mourir dans ce beau ſéjour (*)! Ici la paix

(*) Il eſt étonnant que M. l'Abbé de Liſle n'ait dit qu'un mot d'Ermenonville dans ſon Poëme des Jardins. La

doit habiter dans tous les cœurs, comme elle réside sous ces ombrages. Ici le méchant cesseroit de l'être; l'air qu'on y respire est celui de l'innocence ».

L'homme qui nous servoit de guide, (c'étoit le Jardinier du lieu) nous raconta beaucoup de particularités de la vie de Rousseau, pendant son séjour à Ermenonville. Il en parloit avec complaisance, & souvent avec attendrissement. Il aimoit à nous dire, combien ce Philosophe s'étoit fait aimer dans le peu de tems qu'il avoit habité ces lieux; combien on l'avoit regretté. « Il entroit chez nous tous les jours, nous disoit-il, & prenoit nos enfans dans ses bras. Il les caressoit avec tant de bonté! il nous adressoit des paroles si obligeantes! ah! ma femme & moi nous l'avons bien pleuré ».

---

description de ce charmant séjour auroit cependant amené bien naturellement le plus beau des épisodes sur Jean-Jacques. Ce sujet, ce nous semble, étoit bien digne de son pinceau; & nous sommes fâchés que cette belle occasion d'achever de nous rendre admirateurs éperdus de son talent, lui soit échapée.

Ce bon-homme nous fit voir une boîte de peu de prix, autrefois à l'usage de Jean-Jacques. On m'en a offert de l'or, nous dit-il; mais je ne la vendrai jamais. Je la laisserai à mes enfans, afin qu'ils se souviennent d'un homme qui les amoit tant (*).

Nous quittâmes enfin cette retraite, comme on s'arrache de la demeure qui renferme tout ce qu'on aime; & nous ne fûmes réellement consolés que lorsque nous revîmes notre patrie. Ce fut dans ces tems, que tous les libelles écrits contre Jean-Jacques tomberent entre les mains de mon épouse, & lui apprirent de combien d'angoisses on avoit abreuvé ses tristes jours; combien on avoit déchiré son talent, persécuté sa personne, & même calomnié son ame. Jusqu'alors elle avoit cru, comme ce Philosophe, que l'homme est né bon. Elle se plaisoit dans

(*) Ces faits sont de la plus exacte verité. On nous a de plus assuré que des étrangers avoient acheté fort cher des petits meubles dont Rousseau s'étoit servi.

cette idée consolante ; mais lorsqu'elle vit & entendit tant de critiques ameres & de jugemens iniques, tant de sortes d'outrages sortis de la plume & de la bouche des hommes, contre les écrits & le caractere d'un sage qui consacra ses lumieres & ses veilles au bonheur de ses semblables. Quand elle vit, même après la mort de ce grand-homme, grossir la foule de ses détracteurs, la haine & l'envie conjurées, s'attacher à sa tombe, fouiller sa cendre, la détremper dans le fiel, & s'acharner contre une poussiere, alors elle commença de croire que la malignité a sa source dans notre cœur, & que nous sommes dignes de tous les maux que nous nous sommes forgés. Dans l'amertume de ces réflexions, elle reconnut que le génie est un signe de réprobation parmi les hommes, & que les grands talens, livrés aux intrigues des demis-savans, espece cruelle & inexorable, sont la victime perpétuelle de la médiocrité. Se rappelant alors les héros & les sages de tous les siecles, qui furent presque tous malheureux & persécutés, & s'attendrissant

ſur leur mémoire, elle me diſoit : — « La droiture & la juſtice furent donc preſque toujours de vains fantômes parmi les humains ? La ſcience de la morale ne fit donc jamais aucun bien ſur la terre, puiſque c'eſt à l'opulence & au crédit qu'on prodigue les hommages dus à la ſeule vertu ? Hélas ! ajoutoit-elle, je ne le vois que trop, c'eſt au vice heureux qu'on dreſſe des autels, tandis que le ſage, inſulté, perſécuté juſques dans l'obſcurité de la fortune & de la retraite, ne trouve point d'aſyle contre les pourſuites de l'envie, dont il gémit d'être le témoin plutôt que la victime ; & n'a pas même la conſolation d'être plaint par quelques gens vertueux ».
— « Non, lui diſois-je, la voix des gens de bien n'oſe plus s'élever en faveur du mérite & de la vertu ; car les gens de bien ſont foibles & aſſujettis aux préjugés comme la multitude. D'ailleurs, la louange devenue un vil inſtrument dans la bouche de l'adulation, déshonore à la fois celui qui en eſt l'objet, & celui qui en fait uſage. Le héros qui a ſauvé ſa patrie, le

ſavant qui l'a enrichie de découvertes & de vérités nouvelles, l'homme extraordinaire, enfin, qui diſpenſa la lumiere aux nations, & auquel la nature a donné de voir plus loin que ſon ſiecle, doit s'attendre à la haine de ſes contemporains, doit s'honorer de leurs mauvais traitemens, de leur injuſtice, & ſe conſoler de leur ingratitude par l'aſſurance intime de mériter toute leur vénération. Aſſez fort, car un grand homme l'eſt toujours, pour continuer de vouloir le bien au prix de ſon repos, & aſſez généreux pour plaindre ſon ſiecle, voué d'avance à l'indignation de la poſtérité, il doit trouver dans ſa propre conſidération le plus doux prix de la vertu ſur la terre, & le gage aſſuré d'une récompenſe plus réelle, & d'un meilleur aſyle après ſa mort».

Ces réflexions contriſtoient l'ame de mon épouſe. « Mon ami, me diſoit-elle, renfermons-nous plus que jamais dans les bornes de cette retraite. Détournons nos yeux de ce monde ingrat & pervers. Le ſpectacle en eſt trop décou-

rageant pour la vertu. Tâchons de retenir les illusions de notre jeunesse, & croyons que la justice est encore parmi quelques hommes, puisque nous la trouvons dans nos cœurs».

Cependant elle perdit de sa gaîté accoutumée. Je la surprenois souvent avec l'air rêveur, souvent occupée de réflexions sérieuses, & donnant tous les signes d'une secrette mélancolie. Quelquefois elle prenoit sa fille, & la serroit contre son cœur avec des transports extraordinaires: quelquefois des larmes furtives rouloient dans ses yeux. Je m'en apperçus. Je me plaignis tendrement; mais elle fut promptement rendre à ses traits toute leur sérénité; elle fut me donner le change & dissiper mes inquiétudes.

Toujours adorable à mes yeux, elle étoit encore ma divine maîtresse. Toujours idolatré d'elle, je n'avois point cessé d'être l'époux de son cœur. Nous nous aimions comme au tems de nos premieres amours.

Un jour, après un repas simple & joyeux,

nous gagnâmes un maſſif de verdure ſitué à l'extrémité des jardins. Nous nous aſsîmes ſur des herbes longues, parmi des cyclamens & des lys qui bordoient un petit ruiſſeau, & que ſa fraîcheur faiſoit croître ſi grands, que de l'un à l'autre bord, joignant & entrelaçant leurs tiges, ils élevoient ſur l'onde un agréable dais impénétrable aux rayons du ſoleil. Nous y reſtâmes juſqu'au ſoir. Cette journée s'écoula pour nous dans l'effuſion continue du ſentiment & de l'amour, & jamais converſation ne m'avoit paru ſi charmante que l'entretien long & varié qui remplit ces heures fortunées. Nous cauſâmes de nous. Nous nous applaudîmes de notre perſévérance dans le bon uſage de nos biens, de l'emploi juſte & utile de nos facultés phyſiques & de nos facultés morales. Nous parlâmes de notre bonheur, du moyen ſimple & facile de le conſerver, & d'en jouir encore à l'heure même que le théatre de la vie s'évanouiroit à nos yeux. Inſenſiblement nous paſſâmes à des ſujets plus élevés; nous parlâmes des grands

intérêts, des grandes espérances de l'homme; des grands motifs de courage qui lui restent, quand l'inévitable loi de la nécessité l'oblige de rompre ses attachemens, & d'abandonner ce qu'il a de plus cher sur la terre. Nous aimions à nous remplir de ces pensers ravissans d'une autre vie, qui, fut-elle une chimere, n'en seroit pas moins l'illusion la plus douce qui eût séduit le cœur humain, & la plus tendre consolation du dernier âge. Nous bénissions la providence de nous avoir donné des ames bienfaisantes, des cœurs ennemis de l'imposture & libres du tourment de haïr; d'avoir éloigné de nous les erreurs & les vices, qui sont les calamités du genre-humain; de nous avoir inspiré le goût de la retraite, où se forment les bons & les sages, où tous les penchans & tous les plaisirs sont ceux de la nature, où, quand il le veut, l'homme est ce qu'il doit être, sans trouble & sans effort; de nous avoir fait naître sous un gouvernement doux, loin de la verge flétrissante du despotisme, qui foule les trois quarts du monde, dans un siecle de lumieres

où

où la philosophie recule de jour en jour les bornes de la raison, où l'abus même des arts, en efféminant la société, tourne au profit de l'humanité, en rendant plus rares ces ames farouches & altérées de sang, qui passent leur vie à méditer & à exécuter des attentats contre l'espece humaine. Nous parlâmes de LOUIS, & de LA BELLE ANTOINETTE, & nous convînmes que deux époux jeunes & bienfaisans, sur le trône, formoient le spectacle le plus capable d'intéresser des sujets sensibles. C'étoit avec le contentement le plus pur, qu'il nous arrivoit souvent de fixer nos regards sur le Titus de la France, sur un jeune Souverain, confondant ses droits avec ceux de la nation, rappelant à l'espoir & à la joie, les citoyens abattus par les troubles des derniers regnes, cherchant à simplifier le systême politique, & à le concilier avec les regles immuables du droit naturel, pour rendre plus aisé le bonheur de son peuple; s'occupant de la perfection intérieure & morale de son empire, plus encore que de sa

gloire & de son éclat extérieurs ; joignant, pour ainsi-dire, & peut-être par un vœu tacite pour le bien de la société universelle, la douce influence de son administration, à l'influence paisible & lente des lumieres & des mœurs, & donnant l'exemple du regne de l'amour, à ces Princes, l'effroi de la terre, qui, jour & nuit enfermés dans l'ombre du cabinet, travaillent avec une assiduité barbare, à aiguiser des glaives & à forger des chaînes pour les rougir du sang de leurs esclaves.

Après ces entretiens de l'ame & du sentiment, nos regards se retournerent avec plus d'intérêt sur nous-mêmes. Nous sentîmes mieux notre bonheur, & nous en trouvâmes plus dignes. Mes yeux pleins de tendresse, interrogerent ceux de mon épouse. Ce langage fut entendu, & encore une fois j'obtins tout de l'amour.

Dans les mariages les mieux assortis, les sentimens passionnés s'affoiblissent sans doute ; mais ils sont remplacés par un sentiment plus paisible, & d'autant plus durable qu'il rend deux époux

plus néceſſaires l'un à l'autre. Quand le riant printems de l'âge s'évanouit, la raiſon, dégagée de tous les preſtiges, montre à nud tous les objets que l'imagination revêtit auparavant de mille formes enchantereſſes. L'impoſante vérité ſe préſente tout à coup, elle vous frappe ſans vous éblouir, & l'homme, revenu comme d'un ſonge, ne voit plus que le néant de ſes plaiſirs & la foibleſſe de ſon être. Mais c'eſt à ce moment que l'amour ramene quelquefois les tranſports de la paſſion la plus vive. Les nœuds inſtantanés qu'il forme alors, ſont d'autant plus forts qu'ils ne ſont plus tiſſus des tendres fleurs du bel âge, que la crainte, la certitude même d'être ſéparés, les rend plus étroits. Des regards inquiets ſe portent malgré ſoi au-delà du préſent, des ſoupirs de triſteſſe ſe mêlent aux ſoupirs ardens du plaiſir, & l'on cherche à noyer les images de l'avenir dans des torrens de volupté. Peut-être veut-on ſuppléer les illuſions de la jeuneſſe, par un ſentiment plus grand de ſoi-même, par le charme de mieux ſentir, d'analyſer, pour ainſi dire, &

de raisonner son bonheur ; par l'orgueil secret, peut-être, d'opposer long-tems les jouissances de l'amour aux atteintes de la vieillesse & du tems. Peut-être, ne faisant que changer d'illusion, voudroit-on perdre dans une mer de délices les forces qui restent, pour ne conserver qu'une foiblesse désirable, qui ne laissant plus d'accès aux pensées attristantes, & dans l'absence même du desir, prolongeât la jouissance par les souvenirs ; qui, reposant l'ame sur des images perpétuelles de félicité, qui ne seroient point illusoires, puisque les objets dont elles tiendroient la place, auroient existé réellement pour elle, lui fît savourer long-tems le calme du plaisir, &, si cet état duroit toujours, la conduisît insensiblement & doucement au terme de la vie.

Quoi qu'il en fût, nous épuisâmes en cette journée toutes les délectations de l'esprit & du cœur ; nous trouvâmes des voluptés qui ne furent connues que de nous, qui naquirent & moururent dans nos ames ; & nos ames, en reve-

nant de ce trouble inexprimable, s'avouerent à elles-mêmes qu'il n'eſt point de barrieres capables d'arrêter un pur eſprit que l'amour exalte, & que pour atteindre au degré de félicité où nous parvînmes, il faut tenir ſes facultés d'un Dieu.

Le ſoleil étoit couché ; nous étions toujours dans le boſquet ; la nuit couvroit les campagnes ; elles ſe prolongeoient encore ces heures fortunées auxquelles nous euſſions voulu donner la durée des ſiecles. Hélas ! où m'entraînent de perfides ſouvenirs ? L'excès du contentement eſt, peut-être, auſſi dangereux que l'excès de la triſteſſe. On a beau ſe faire illuſion ſur l'amour & ſur ſes plaiſirs, il eſt un moment après lequel l'exiſtence devient pénible. Il eſt un terme au-delà duquel on ne trouve que vuide & qu'ennui. Trop de ſenſations délicieuſes raſſemblées à la fois dans le cœur, épuiſent l'homme & détruiſent ſes organes. Si elles ſe prolongent quelquefois au-delà de ce que l'eſprit peut concevoir à l'aide d'une imagination qui s'enflâme &

s'égare, l'heure qui suit n'en est que plus funeste: l'on revient de trop loin, & d'un état trop fortuné, pour ne pas revenir malheureux; & celui qui dut tant chérir la vie, est peut-être réduit à désirer la mort.

Nous nous levons enfin. Ermance, livrée à une tendre langueur, s'appùie doucement sur son époux. Je la soutiens. Je cede aux mouvemens abandonnés de sa taille flexible. Tout à coup ses genoux fléchissent, sa tête se penche & coule sur mon sein. Le poids de son corps n'est plus un mol abandon, mais une résistance involontaire que je suis obligé de vaincre. Je l'enleve dans mes bras, & la porte évanouie jusques dans son appartement. Malgré tous les secours, elle reste long-tems sans connoissance. Reprenant enfin ses esprits, elle ouvre les yeux, & le visage affligé de son époux est le premier objet qui frappe sa vue. « Ce n'est rien », me dit-elle, avec un doux sourire, & en me tendant la main.

Je crus, en effet, que ce n'étoit qu'une indisposition légere, occasionnée par l'impression de

l'air trop frais de la ſoirée, ou par quelque autre cauſe ſemblable. Cependant, cette nuit-là, je veux faire lit à part; (car nous n'étions pas des époux du bel air, & je penſois avec un ancien Évêque de Thébes, que coucher avec ſa femme c'eſt chaſteté (*) elle s'y oppoſe. Nous nous couchons. Elle s'endort dans mes bras, & pendant quelques heures je ſavoure le plaiſir d'entendre ſon ſouffle & de ſentir ſa reſpiration ſur mon viſage. Un doux repos vient auſſi fermer mes paupieres. Bientôt un bruit de ſoupirs & de ſanglots me réveille. Pourquoi les ténebres de cette nuit ne furent-elles pas pour moi les ombres de la mort ! Mon épouſe, la bouche collée ſur mon ſein, & pouſſant les plus triſtes gémiſſemens, m'inondoit d'un torrent de larmes. Je me ſentis tout baigné de ces pleurs douloureux. Mes baiſers ardens, ma voix plaintive interrogent ſa douleur; elle me répond par des larmes plus ameres, & des étreintes plus fortes, par des ſanglots plus aigus. Toi qui diſpoſes

(*) Paphnuce, Évêque de Thébes, en Égypte.

des foibles mortels au gré de ton souffle tout-puissant ! avois-tu mis dans l'ame de mon épouse, le pressentiment du coup dont j'allois être frappé ?

Un songe affreux qu'elle venoit de faire, causoit ses alarmes. Poursuivie par des images funebres, même après son réveil, elle cherchoit un refuge dans mon sein. « Ame de ma vie ! me dit-elle enfin, jamais époux ne fut aimé de son épouse chérie, comme tu l'es de ton Ermance ; jamais autant de mouvemens délicieux que j'en éprouve à cette heure pour toi, ne firent tressaillir le cœur d'un amante. Pourquoi, malgré le tendre nœud qui nous lie, ne sommes-nous pas plus intimement unis ? Pourquoi nos deux ames ne sont-elles pas une seule ame, un seul & même principe ? Faut-il que la crainte d'être séparés, empoisonne à chaque instant les jours si beaux de la confiance & de l'amour ? Chere moitié de mon être ! ajoutoit-elle, reste sur mon cœur, devenons inséparables, soyons toujours un. Si la mort vient, le même coup

ne tranchera qu'une ſeule vie ; les mêmes ombres couvriront nos paupieres, & le tombeau ſera pour nous une demeure riante, puiſque nous y ſerons enſemble ».

J'enlaçois plus fortement mes bras autour d'elle, & il me ſembloit qu'en effet toute mon exiſtence s'identifioit avec la ſienne ; & je ne diſtinguois plus mes ſoupirs, de ſes ſoupirs, les mouvemens de ſon ſein, des battemens de mon cœur. Derniers embraſſemens de l'amour ! dernieres careſſes d'une créature céleſte ! larmes que je recueillis comme la roſe abattue reçoit la pure roſée des cieux dans ſon calice altéré ! vous fûtes des bienfaits trop grands, ils devoient offenſer le deſtin jaloux, & amener l'excès de l'infortune.

Dès que le jour reparut, mon épouſe demanda ſa fille. Elle la tint long-tems embraſſée, & renouvella avec elle la ſcene de la nuit. Ce moment d'effroi, de trouble & de foibleſſe, fut le ſeul qu'elle m'ait laiſſé voir dans le cours de toute ſa vie.

Ces agitations violentes, cependant, contribuerent à déterminer la maladie dont elle portoit le germe dans son sein. Je la vis languir, se dessécher & mourir comme un lys détaché de sa tige. On n'exigera pas que je décrive tous les tourmens que j'eus à souffrir, toutes les amertumes dont il fallut m'abreuver; on ne veut pas des efforts au-dessus de l'homme. D'ailleurs, en retraçant le courage de mon épouse à son dernier moment, ce seroit affoiblir un si touchant tableau que d'y mêler le récit de mes douleurs.

L'altération de ses traits, l'extrême pâleur de son visage, me firent pressentir quelque chose de funeste. Elle lutta quelque tems contre les premieres attaques du mal; mais il fit des progrès rapides, & je la vis succomber tout-à-fait.

Pendant quinze jours que dura sa maladie, je passai toutes les nuits à veiller auprès d'elle. Je fis dresser un lit à côté du sien, & ne pris de repos qu'autant qu'il m'en falloit pour ne pas perdre la triste & suprême consolation de lui prodiguer mes soins jusqu'au dernier moment.

Tous les Médecins que j'avois fait venir à grands frais de toute part, tous les secours & les encouragemens de l'art ne l'abuserent point sur son état. Dès qu'elle connut que sa fin étoit prochaine, elle ordonna de ne plus laisser venir sa fille dans son appartement. « Faisons toujours ce sacrifice, me dit-elle ; c'est le plus pénible de tous : en commençant par lui, les autres me seront plus supportables ».

Elle avoit paru craindre vivement que l'un des deux ne survécût à l'autre, &, comme on l'a vu, elle ne m'avoit point caché ses alarmes à ce sujet ; mais dans ses derniers jours elle changea bien de langage. A mesure que son corps s'affoiblissoit, son ame devenoit plus forte. On eût dit que Dieu la préparoit d'avance aux grandes consolations qu'elle en devoit attendre, & la mettoit en état de soutenir le passage rapide de la vie grossiere de la terre, à la vie pure & immortelle des cieux.

— « Pourquoi t'affliger, me disoit-elle ? Si nous fîmes quelque bien parmi les hommes,

ne devons-nous pas tout espérer de l'Être bienfaisant par excellence ? S'il demande le bonheur de ses créatures, devons-nous craindre que sa justice nous oublie ? N'avons-nous pas adoré son pouvoir & béni sa bonté ? N'avons-nous pas souvent élevé jusqu'à lui des cœurs droits & des mains pures de toute injustice ? Ne l'avons-nous pas glorifié jusques dans nos amours ? S'il est souverainement bon, nous devons envisager notre séparation comme une chose bonne & utile. Se plaindre de ce qu'il a résolu, c'est être coupable de résistance à sa volonté; se plaindre de ce qu'il a fait, c'est chercher à vaincre sa destinée, c'est vouloir contrarier l'ordre établi par sa sagesse. Il nous mît au monde pour remplir les devoirs d'homme, & le premier de ces devoirs c'est de lui obéïr. Si le bonheur du juste consiste à faire ce qu'il doit, quel sujet de consolation il te reste ! Privé de tous les objets qui font chérir la vie, de tous les biens dont les hommes font cas, privé même de leur estime, tu trouverois toujours au-dedans de toi cet instinct divin qui rend heureux en dépit de

l'opinion ; ce contentement pur de l'homme juste qui se retrouve au milieu des pertes & se rit à lui-même au sein des miseres, qui, fier de souffrir sans murmure & de bénir la main qui le tient courbé sous le joug du malheur, tire de son état des jouissances qui n'appartiennent qu'à lui. Parvenir à regarder comme un bien, ce que le vulgaire voit comme un mal, c'est le plus heureux fruit de la sagesse, c'est être plus près de la félicité que ce vulgaire qui vous en croit éloigné, c'est se rapprocher de celui qui en est la source ».

« Le ciel voua mes jours au bonheur des tiens ; mais pensois-tu retenir long-tems ce fragile bonheur ? Pensois-tu le garder l'espace des siecles ? Tu oublïois, sans doute, la condition d'homme, & à quel prix la vie nous est accordée. Si Dieu n'avoit point réglé dans ses décrets que ce jour seroit le dernier de ta compagne, peut-être notre bonheur alloit s'évanouir comme un songe ; peut-être les maux physiques, les douleurs de l'ame alloient nous accabler, fondre sur

nous de toutes parts ; peut-être ce sentiment exquis, ce pur amour qui fit le charme de notre existence, alloit devenir une liaison tiede, un sentiment insipide, ou même se changer dans le dégoût plus affreux que la mort. Qui t'assura que le démon des affaires, que les chagrins domestiques, les tourmens mêmes & les poisons de la jalousie, ne seroient point venus troubler notre union ? Combien de nœuds formés, comme les nôtres, sous les plus favorables auspices, sont devenus les chaînes d'un horrible esclavage ! Qui sait.... (Hélas ! nous sommes de la race foible & perverse des humains) ; qui sait si l'objet de tes regrets ne devoit pas oublier que la fidélité conjugale est la plus touchante vertu de son sexe, & transformer pour toi en longues journées de désespoir, les instans si rapides & si fortunés de l'amour ».

« Ne pense pas, ô mon ami ! ajoutoit-elle, que les années mettent à l'abri de ce malheur. L'homme ne devient pas meilleur en vieillissant. Nous ne paroissons plus sages à mesure que

nous avançons en âge, que parce que la séve de la vie ne fermente plus dans nos veines. La passion de la vertu s'use comme les autres passions ; & le cœur partage la sécheresse &, pour ainsi dire, la caducité des organes. On ne connoît point les transports de la générosité sous les glaces de l'âge. La vertu devient alors un calme involontaire, une habitude languissante, quelquefois le tourment plutôt que la consolation d'un esprit aigri par le tableau des plaisirs dont il est privé, & n'est le plus souvent que l'effet d'une terreur continuelle, unique sentiment qui reste & se concentre dans le cœur du vieillard ».

« Bénissons donc l'Être suprême d'avoir éloigné de moi la vieillesse. Si tu parviens à ce terme, tu y parviendras seul. L'espoir de me rejoindre tiendra ton ame en haleine, & l'empêchera de subir, jusqu'à un certain point, le malheur commun. Nous avons été aussi heureux, plus heureux même, peut-être, qu'il est permis à des mortels de l'être ici-bas. Imagine-toi que nous avons suivi des routes agréables, pour

nous rendre en un lieu plus agréable encore, où l'on n'aura plus rien à désirer. Imagine-toi que nous avons voyagé de compagnie pendant un beau jour, à travers des sentiers de myrthes & de roses, & que je prends les devans, vers le milieu de la journée, de peur qu'en continuant d'aller ensemble, nous ne nous amusions trop long-tems sur la route ».

Quoique jeune encore, je n'étois plus dans cet âge où le délire fournit des sophismes, & dicte des blasphêmes à la passion. Je sentois la force de ses raisonnemens; mais mon ame étoit consternée. Je pleurois & gardois le silence. Quelquefois tout le feu de la tendresse brilloit encore dans ses yeux. Sa sensibilité vive & touchante se déployoit toute entiere sur son visage.

« Je sens, me disoit-elle, quel courage il faut pour oublier des plaisirs qu'une douce habitude a rendus maîtres absolus de notre esprit & de nos sens, pour rester seul dans la nature après s'être vu entouré de tout ce qu'il y a de plus capable de charmer les yeux & d'intéresser le cœur; mais

comptes-tu

comptes-tu pour rien l'avantage de donner leur véritable prix aux choses d'ici-bas, de se détacher de tout ce qui doit périr, de ne plus tenir même à sa propre vie, & d'être toujours prêt à la rendre au premier signal de la nature ? Comptes-tu pour rien le plaisir de se remplir, dans la solitude, de cette tendre bienveillance qui ne met plus de valeur aux dons de la fortune, que par la satisfaction de les prodiguer aux malheureux, de se pénétrer de ces émotions généreuses qui nous rendent si sensibles à la peine d'autrui, si bons & si compatissans envers notre semblable ? Comptes-tu pour peu de chose cette flâme du sentiment qui s'accroît par l'infortune, qui prévient l'aridité de l'ame par les illusions & les souvenirs, & fait trouver d'inexprimables délices au sein des ameres douleurs ? Ce feu sacré m'anime encore à mon dernier jour, il éclaircit & chasse devant moi la nuit du trépas, il environne mes yeux mourans des doux rayons de l'espoir & du bonheur. O mon ami ! ajoutoit-elle, avec des cœurs comme les nôtres, on n'est

jamais malheureux ; on a des plaiſirs juſqu'à ſa derniere heure. Ce n'eſt point la vie qui ſe diſſipe en ce moment, ce ſont les obſtacles à ſa durée qui ſe détruiſent. On ne ſent point la mort ; on ne ſent que l'effort de l'ame impatiente de briſer ſes liens, & de s'aſſurer de ſon éternelle exiſtence. . . . . Cher époux, diſoit-elle encore, quand je ne ſerai plus, ta voix ſolitaire & plaintive s'élévera vers moi, je porterai aux pieds d'un Dieu tes gémiſſemens vertueux ; il entendra mon ardente priere, il verra ta triſteſſe, & ta triſteſſe aura pour toi des charmes. Il permettra que mon ame deſcende & habite encore quelquefois ſur la terre, qu'elle réponde & ſe faſſe ſentir à la tienne. Je te parlerai ſans que ton oreille m'entende. Morte pour tes yeux, je vivrai dans ton cœur ; j'y ferai luire une étincelle du feu céleſte dont alors je ſerai embrâſée ; j'accoutumerai ton eſprit à ſe dégager de tout ce qui l'offuſque, à s'élancer dans l'avenir, & à s'exercer à la contemplation des beautés ſurnaturelles ; je rendrai pour toi douce & aiſée la pente qui mene au trépas, ſans la rendre plus

rapide que ne la fit la nature ; & lorſque tu penſeras devoir ces conſolations au ſouvenir d'une épouſe, qui ne fut pas ſans vertu, tu les devras à ſa préſence ».

Telles étoient les paroles qu'à ſes derniers inſtans m'adreſſoit cette femme incomparable.

Le matin du jour qui fut le dernier de ſa vie, elle ſe recueillit dans une piété profonde, & reçut les dernieres conſolations de la religion dans toutes les formes preſcrites par la loi. Son air calme & réſigné, ſa ſérénité firent verſer des larmes à tous les aſſiſtans. Après avoir conſacré pluſieurs heures à ce ſoin pieux, elle me dit, & toujours avec la même tranquillité : « Ma foibleſſe eſt bien augmentée, l'inſtant approche, & je ſuis dans cet état où l'on ne refuſe rien aux malades ; ô mon ami ! avant de quitter ce monde je voudrois jouir encore une fois du ſpectacle de la nature ».

C'étoit à l'heure où le ſoleil ſe couche ; l'air étoit pur, l'horiſon ſans nuages. Elle ſe fit porter

sur une terrasse du château d'où la campagne bien découverte s'offroit aux yeux comme un magnifique jardin. De-là parcourant d'un œil attendri les rians paysages qui formoient les divers point de vue de ce lieu, elle dit, (& sa voix parut se ranimer dans ce moment) : « Champs couverts de moissons abondantes, qui préparez l'aisance & la joie du laboureur ! gazons fleuris, bocages sombres où l'amour se plut tant de fois à faire deux heureux ! colombes aux aîles argentées, joyeux habitans des airs, qui nagez paisiblement dans le fluide des cieux ; & toi flambeau du monde, principe de toute fécondité, source de la vie & des plaisirs de l'homme ! & vous, hameau que j'entrevois parmi ces feuillages verds, demeures paisibles de l'innocence, où je fus tant de fois accueillie par des pleurs d'amour & des témoignages de joie, où mon nom vit dans des cœurs reconnoissans, vous tous objets simples & charmans qui contribuates à ma félicité sur la terre, recevez mes adieux » !

Puis tournant & fixant ses regards vers le

firmament, elle s'écria : Voûte immense élevée sur nos têtes ! superbe & magnifique dôme ! oui tu es la demeure d'un Dieu, oui tes portes s'ouvriront pour celle que remplit cet espoir à la fin de sa vie, & dont le dernier soupir s'adresse à ton auteur ».

Cette exclamation est suivie d'une foiblesse extrême. On la reporte, ou plutôt je la reportai moi-même dans son appartement. Hélas ! l'impression du grand air produisit un changement sensible. L'altération de sa voix devint le présage assuré d'un malheur trop attendu ; & je vis tous les symptômes de la mort se prononcer insensiblement sur son visage.

Elle ne me recommanda point sa fille ; ç'eût été faire injure à la tendresse d'un pere, que de montrer de l'inquiétude sur le sort de cette enfant. Elle ne me recommanda point nos domestiques, & sur-tout ceux qui l'avoient approchée ; me parler de leurs services, de leurs regrets si touchans, c'étoit me dire de leur faire un sort. Me parler de ceux qu'elle distinguoit,

c'étoit m'impoſer la loi de ne les abandonner jamais.

Quel ſpectacle que celui de la déſolation répandue dans le château & dans les villages d'alentour! On voyoit une foule de villageois, de tous les âges, de vieux laboureurs, de vieilles femmes ſe traîner avec inquiétude, venir s'informer de la ſanté de mon épouſe, & s'en retourner gémiſſans, & levans triſtement les yeux vers le ciel. Des domeſtiques en cheveux blancs s'écrioient en pleurant : « Nous qui la vîmes naître, n'avons-nous vieilli à ſon ſervice que pour la voir mourir à la fleur de ſon âge? N'avons-nous tant vécu que pour voir mourir & le pere & la fille?...

Ma douleur ne ſe manifeſtoit par aucun ſigne. Elle étoit toute entiere au fond de mon ame. Je ne quittois point le lit de mon épouſe. J'obſervois, je ſuivois d'un œil morne tous les progrès de la défaillance & de la maladie ſur ſon viſage. — « Demain, me diſoit-elle, je ſerai revenue d'une terre étrangere ; demain je

ſerai dans ma patrie, pour ne la quitter jamais... Je ne ſerai plus ton épouſe ſur la terre ; mais je ſerai toujours ton épouſe dans les cieux ».

Je prenois ſes mains déja glacées, je les échauffois par mes baiſers ardens, par la chaleur de mes ſoupirs. — « Tu veux donc me faire regretter la vie, ajoutoit-elle ? ... Le ciel a marqué l'inſtant. Ah ! ne le précipite pas.... Tes careſſes auroient pu me faire revivre dans des jours plus heureux ; mais à cette heure les baiſers d'un époux ſont mortels ».

Je frémis ; je ſuſpens mes careſſes. Des domeſtiques imprudens avoient laiſſé la porte de ſa chambre entr'ouverte. Ma fille entre tout à coup, ſe jette ſur le lit de ſa mere. « — On me
» défend de la voir, on ne veut pas que je
» l'embraſſe, ma bonne Maman ; mais je la
» verrai, je l'embraſſerai malgré tout.... Eh
» quoi ! ... ma bonne Maman, tu détournes
» la vue ; tu ne me souris plus, tu ne me careſſes
» plus ; ſerois-tu fâchée contre moi ? O ma
» bonne Maman ! je t'aime pourtant de tout

» mon cœur.... Il y a pourtant bien long-tems » que je ne t'ai pas embrassée ». Cette intéressante enfant pleuroit, baisoit sa mere. « Il faut que tu sois bien malade, ajoutoit-elle, en redoublant ses caresses & ses larmes, car tu es bien triste & bien changée ». Mon épouse ne proféroit pas une parole, & pourtant pressoit sa fille contre son sein palpitant. Je veux la tirer de ses bras. « Le mal est fait, dit-elle d'une voix que semble tout à coup ranimer la nature, laisse-moi jouir de ses derniers embrassemens ». Et ses bras deviennent une plus forte chaîne qui entrelace étroitement sa fille.

Je l'arrache enfin de ces lieux. Des sanglots échapent à mon épouse. Ces sanglots, qui se pressent & sortent avec effort, annoncent le tourment intérieur qu'elle éprouve. Des larmes rares & cuisantes roulent péniblement sous ses paupieres fermées... Son regard douloureux m'accuse de barbarie ; sa voix gémissante redemande sa fille.... Cette révolution dut avancer l'heure redoutable. Mais sa grande ame a bientôt repris

le dessus, & retrouvé des forces suffisantes pour passer sans foiblesse. Le calme revient dans ses sens, & la sérénité sur son visage. Crédule & confiant que j'étois, j'en tirai des pronostics heureux. Elle tombe dans un assoupissement doux. Je la crois mieux. J'ordonne à ceux de mes gens qui veilloient avec moi, de s'aller coucher. Vers le milieu de la nuit elle se réveille, ou plutôt elle sort du repos léthargique où elle étoit plongée. Me voyant debout à côté de son lit, les yeux ouverts & toujours fixés sur les siens, elle se livre à des inquiétudes sur ma santé. « As-tu formé le vœu coupable de te laisser mourir avec moi, me disoit-elle? Veux-tu m'ôter le courage de mes derniers instans, & que je quitte cette vie avec l'affreuse idée de causer ton trépas ». — « Si Dieu, lui dis-je, est empressé de reprendre ce qu'il mit de plus parfait sur la terre ; plût à Dieu qu'il voulût disposer aussi de mon sort, & reprendre en même-tems l'existence qu'il m'a donnée. Mais, hélas ! calme tes alarmes ; l'heure n'est pas venue pour ton malheureux époux. Il se sent

capable de souffrir, & il sent aux forces qui lui restent, qu'il est destiné à souffrir long-tems ». — « Tu me désesperes », dit-elle d'une voix basse; & ces mots furent les derniers qui sortirent de sa bouche. Un instant après, elle m'envisage encore, & fait de vains efforts pour m'exprimer sa pensée. Les paroles qu'elle veut m'adresser s'exhalent en un souffle glacé qui vient mourir sur ses levres. Elle porte sa main audessous de son cœur, pour m'indiquer qu'elle sent là un poids qui l'étouffe. Je m'apperçois qu'elle cherche une situation qui la soulage. Passant ma main autour de son col, je lui aide à soulever sa tête. Ses yeux n'avoient plus d'éclat, mais ils peignoient la bonté. Elle m'adresse encore un sourire qui n'étoit pas de joie, mais de tendresse. Elle me serre la main en signe d'amitié, & laisse aller doucement sa tête sur mon sein. Penché vers elle, je retenois mon souffle, je rendois ma respiration insensible, de peur de la fatiguer par l'agitation de mon cœur, dont j'aurois voulu suspendre les battemens. Soins superflus! je sentis sa main froide & immobile

dans la mienne. Ses yeux déja fermés, ſes beaux yeux ne devoient plus s'ouvrir.... Qu'ajouterai-je ?.... Ermance n'étoit plus....

Mon ame ſuivit la ſienne à travers les épaiſſes ombres qui s'étendirent ſur ma vue. Aucun ſigne, aucune expreſſion de déſeſpoir ne ſortit de mes entrailles, où le principe de la vie ne circuloit plus. Je tombai ſur ce lit de douleur. Ma bouche ne fit que s'attacher au viſage de mon épouſe, & quand mes paupieres s'appeſantirent ſur mes yeux, je ne voyois déja plus, je ne ſentois plus rien ; j'étois impaſſible & mort comme l'idole de mon cœur.

Il me ſouvient cependant, qu'au milieu de ce ſommeil de mort, je crus entrevoir un inſtant mon épouſe, mais radieuſe, & traverſant les airs ſur un nuage éclatant de lumiere. Hélas ! ce preſtige fut une lueur au ſein d'une nuit ſombre. Je retombai dans l'anéantiſſement. Dans cet état, j'étois délivré de mes maux, de mon exiſtence, le plus affreux de mes tourmens. O Dieu ! par quel rigoureux jugement aviez-vous réſolu

de me rappeler au supplice de voir encore le jour ?

Passons sur des détails dont le souvenir me tue. On se peint une multitude de bonnes-gens, de domestiques fondant en larmes, de femmes éperdues, s'arrachant les cheveux, baisant le cercueil de leur maîtresse, & prêtes à se précipiter dans la tombe qui va l'engloutir. On se peint un époux seul au milieu de la foule, hagard, stupide, & n'ayant plus rien de l'homme. . .
. . . .

Puisque cet Écrit ne doit paroître que lorsque le tombeau me cachera le jugement que les hommes en auront porté, je vais révéler un secret que les loix m'eussent puni peut-être de révéler de mon vivant. Ce détail sera le dernier qui sortira de ma plume.

Dès que le chaos de mes idées funebres fut un peu éclairci. Dès que ma raison fortifiée par les épreuves & par l'habitude de réfléchir, me permit d'arrêter ma vue sur les restes inanimés de la plus belle des femmes, & de délibérer sur

ce qu'il me reſtoit à faire, je formai un projet dont les ſiecles modernes n'offrent point d'exemple parmi nous. Par une adreſſe & des moyens qu'il eſt inutile de dire, je dérobai mon épouſe au cercueil qu'on lui deſtinoit, réſolu de brûler ſon corps, & de recueillir ſes cendres à la maniere antique. Je m'étonne encore du courage, & même de l'eſpece de plaiſir avec leſquels j'exécutai cette réſolution. Au milieu d'une nuit obſcure, dans le lieu le plus reculé d'un parc enclos de murs élevés, mes mains dreſſerent un bûcher de bois de pin, & de plantes aromatiques. Là, ſeul avec l'objet de ma douleur, j'étendis ſon corps ſur un tiſſu d'arbriſſeaux flexibles, jonché des herbes les plus molles. Je relevai ſes longs cheveux flottans autour de ſon col, dont la mort avoit reſpecté l'éclatante blancheur. Je la couvris de fleurs & de parfums, puis m'arrêtant à conſidérer ſes traits, où ſe diſtinguoit encore la trace légere du ſourire de l'innocence & des grâces tendres de la beauté, ſes traits, objet encore de mon adoration, & qu'on eût dit ceux d'un ange endormi, je ne pus me

défendre d'y imprimer ma bouche. Cent fois je les couvris de baisers, cent fois mes pleurs brûlans réchaufferent ses paupieres glacées & les roses éteintes de ses levres. Je me remplissois du souvenir de ses vertus, du souvenir de tant de sentimens généreux qui donnoient leur sublime empreinte à sa physionomie, lorsqu'elle vivoit encore, & répandoient un charme si doux sur toute sa personne; & je m'écriois: « Restes adorables! vous qui participates aux mouvemens d'une ame divine, étiez-vous faits pour devenir la proie des vers?... » L'amour alors, l'amour encore écartoit l'horreur du trépas, ses ombres affreuses, les ténebres même de la nuit disparoissoient à mes regards, j'appercevois de nouvelles ombres autour de moi; j'étois comme environné de ces vapeurs transparentes & légeres qui blanchissent l'atmosphere dans un jour serein. Au même instant, le visage de mon épouse me parut éclairé du pur réflet d'une lumiere céleste. Je vis son teint s'animer, sa bouche me sourire; je la vis répondre aux derniers témoignages de ma tendresse; & si je ne profanai point sa cendre

par des transports criminels, je demeurai cependant plongé, durant quelques minutes, dans une sorte d'ivresse voluptueuse & déchirante, telle que je n'en éprouvai jamais de semblable dans le cours de toute ma vie; & au milieu de ce désordre de tout mon être, il me restoit seulement assez de réflexion pour craindre d'en sortir. Vingt fois je prononçai le nom d'Ermance, vingt fois l'écho solitaire de ces lieux répéta ce nom chéri. Les oiseaux, réveillés à ma voix, & s'agitant sous les feuillages, m'avertirent du trouble où j'étois, par le bruit de leurs aîles. Ce moment d'illusion passé, je ne fis plus entendre que des soupirs. Mes larmes coulerent plus abondantes que la rosée du soir; les arbrisseaux, les herbes de l'endroit où j'étois, le corps d'Ermance en furent inondés.

Après lui avoir adressé long-tems les discours les plus passionnés, les adieux les plus tendres, & voulant achever enfin les singulieres obseques que j'avois résolu de faire, je prends mon épouse dans mes bras, je la considere encore avec

l'ardeur du plus parfait amour, &, me condamnant à une séparation inévitable, je la place doucement sur le bûcher. J'allume un flambeau, je détourne la vue, puis ayant mis le feu d'une main tremblante, je tombe à genoux soudain, & reste un moment, la tête inclinée & les yeux fermés, dans l'attitude d'un homme qui craint d'être sacrilége, & qu'on voit prosterné devant un autel qu'il croit avoir profané. Le bûcher pétille & s'embrâse; il répand dans les airs un agréable parfum. La flâme, d'abord ondoyante, monte en tourbillons vers les cieux, puis s'abaissant tout-à-coup, & n'exhalant plus qu'une fumée insensible, elle jette tantôt une lumiere azurée, tantôt une clarté blanche & semblable au feu pur & léger de l'Alkool (*). A ce spectacle, on eût dit que toutes les parties du corps de mon épouse, élancées vers les cieux en

(*) On sait que l'*Alkool* est l'Esprit-de-vin rectifié au dernier degré, par des distillations réitérées. Quand on y a mis le feu, il se consume entiérement, & ne laisse point de phlegme.

corpuscules

corpuſcules étincelans, alloient ſe rejoindre au feu principe & ame de l'univers.

En un moment tout fut conſumé par les flâmes. Je recueillis les cendres encore fumantes, j'y mêlai des eſſences délicieuſes. Je les renfermai dans une urne de cryſtal, &, muni de ce tréſor, devenu déſormais l'unique tréſor, le ſeul bonheur de ma triſte vie, je regagnai lentement mon château.

Tous les matins, dès qu'une foible lumiere échappée de l'orient, diviſoit les cieux & la terre que la nuit avoit confondus, dès que l'aurore m'arrachant à l'effroi des ténebres m'annonçoit qu'une nouvelle journée alloit être ajoutée à la chaîne peſante de mes jours, je montois, avec mon précieux dépôt, ſur une colline où giſoient, confuſément éparſes, les ruines du vieux palais dont j'ai fait mention. Je poſois l'urne ſur un débris de colonne, & adreſſois ma fervente priere à l'Éternel. Quand les premiers feux du jour étincelloient ſur l'horizon, le vaſe de criſtal où étoient contenues les cendres de mon épouſe, réfléchiſſant l'or &

l'azur, devenoit reſplendiſſant comme l'aſtre qui frappoit les objets de ſa naiſſante lumiere. Le fluide lumineux ſe diviſant en cylindres brillans & colorés qui venoient aboutir & ſe croiſer en un point ſur la ſurface de l'urne, ſembloit une pompe éclatante agiſſant à la voix & ſous les yeux d'un Dieu, pour faire remonter vers les cieux ce qui en étoit émané, & ravir entiérement à la terre ce qu'elle avoit porté de plus parfait & de plus aimable.

Tout mon être s'épanouiſſoit à ce magnifique ſpectacle, & la conſolation couloit de veine en veine juſqu'au fond de mon cœur. L'air pur du matin, le chant des oiſeaux, la nature riante & animée m'invitoient à bénir le nouveau jour qui m'éclairoit alors. Dans ce moment, loin de gémir d'avoir échapé aux mains glacées du trépas, je m'applaudiſſois de ſurvivre à mon épouſe, & de me ſentir des forces pour faire encore du bien ſur la terre. Je ſentois que le vœu de prolonger ſa vie, pour la rendre utile, étoit capable de donner ce courage extraordinaire qui change les

privations en plaisirs, en dépit des sens révoltés, & rend heureuse de ses combats & de ses sacrifices, l'ame sans cesse occupée à opposer l'action de toutes ses forces, à la réaction des foiblesses & des maux nombreux qui assiégent le cœur humain. Hélas ! triste jouet de l'influence des cieux, il est inconstant comme l'air qui l'environne ; il change avec les nuits & les jours, s'altere avec les saisons, se dénature avec les années. Il est dans la vie comme le navire au milieu des flots, & tout ce que peut faire le fanal de la raison, quand il l'éclaire & le guide sur l'océan ténébreux des passions, c'est de l'empêcher de se briser. Cette égalité, qu'on dit le caractere du sage, est une disposition de l'ame purement chimérique, & n'est le partage d'aucun homme.

Où est-il le sage qui se souvient, sans émotion, de celle qui fût la douce compagne de ses jours ? Comment revoir sans elle les lieux où l'on fut heureux avec elle, & les revoir de sang-froid ? Je ne pouvois faire un pas autour

de ma demeure, ſans que l'image de mon épouſe ne s'offrît à ma penſée.

« C'étoit parmi ces ſaules & ces peupliers que nous venions nous aſſeoir au coucher du ſoleil, & jouir du déclin d'une belle journée. C'étoit de là que fixant le ciel & ſon époux tour-à-tour, elle portoit dans mes yeux la ſérénité de ſes regards, & la faiſoit couler dans mon ſein. C'étoit ſous ces berceaux de chevre-feuille qu'elle ceſſoit d'être une mortelle, & qu'elle ſe transformoit en divinité dans mes bras, pour m'accoutumer peut-être aux délices d'une autre vie. C'eſt ici que, plus intéreſſante & plus belle encore, elle accourut aux cris d'un bucheron tombé de la cime d'un chêne, & qu'elle-même étancha le ſang de ſes bleſſures. C'eſt-là le vieux tilleul où raſſemblant des moiſſonneurs haraſſés de fatigues, elle faiſoit venir des rafraîchiſſemens de toute eſpece, pendant que ſes gens, par ſon ordre, alloient moiſſonner à leur place. Voilà le vieux if conſacré par la reconnoiſſance, où de jeunes épouſes, dotées & établies par ſes ſoins,

où de jeunes époux, heureux par sa bienfaisance, venoient la combler de bénédictions ».

Telles étoient les circonstances attendrissantes que j'aimois à me rappeler. Tels étoient les souvenirs dont se nourrissoit mon cœur toutes les fois que je parcourois mes domaines.

Quelquefois errant, le soir, sous les bois sombres, ou dans les plaines désertes, & mon imagination s'exaltant par les regrets, je prenois le bruit des feuillages, le murmure des eaux, pour la voix de mon épouse. Dans tous les lieux je croyois la voir & l'entendre. Son ombre chérie m'apparoissoit sur la cime des rochers, au bord des ruisseaux & des fontaines, dans les phosphores & les éclairs, sur les nuages rembrunis & plus souvent sur un ciel parsemé d'étoiles. Le chant lugubre des oiseaux de la nuit, le sifflement des aquilons heurtant les souches antiques des forêts, me sembloient des voix lamentables qui m'appeloient dans le sombre empire du trépas, &, dans ces heures de silence & de ténebres, rien

ne pouvoit me consoler du vuide de la nature. Je voyois tous mes attachemens rompus, tous mes rapports avec l'espece humaine détruits ; car quelque chose de sinistre me disoit intérieurement que j'allois aussi perdre ma fille. Je mesurois d'un œil égaré l'abîme qui me séparoit de mes semblables, & tirois de mon sein de profonds soupirs, qui, par leur prolongement funebre & douloureux, manifestoient mes tourmens inouis. La tristesse, à force de s'approfondir & de multiplier les noirs fantômes dans mon ame, altéroit mon intelligence, & ne me laissoit plus voir dans les hommes, que des individus d'une autre espece que la mienne, n'ayant rien de mes traits ni de ma ressemblance.

Ces idées, à la vérité, ne furent pas durables; mais n'en étoient pas moins une preuve affligeante de l'instabilité de l'esprit humain.

Plus souvent, & cet état devint enfin l'état habituel de mon ame, plus souvent une douce mélancolie me ramenoit à la bienveillance universelle. Le sentiment des maux de l'espece

humaine, devenu plus profond par le ſentiment de mes propres douleurs, me mettoit en garde contre les ſurpriſes de l'égoïſme & les accès de la miſanthropie. Perſuadé qu'il eſt impoſſible aux hommes d'être toujours également bons, généreux & compatiſſans, je trouvois dans mes foibleſſes & mon inconſtance l'excuſe de leurs foibleſſes & de leur inégalité. Je penſois que la multitude des humains étoit par rapport au philoſophe, ce que ſont à l'égard d'un maître juſte, pluſieurs ouvriers courbés ſous le faix des travaux, dans un attelier immenſe, & auxquels celui-ci paſſe bien des impatiences & même des injures, en conſidération de la peine qu'ils endurent, & des ſervices qu'ils lui rendent.

J'accueillois également tous mes ſemblables. Je conſolois le malheureux par mon exemple. Je tâchois d'être utile au foible, qui n'eſt ſouvent qu'un inſtrument dans les mains du fort, & de lui ſauver les affronts & les ſcenes affligeantes où l'expoſe le malheur de ſon caractere. Le méchant même, le méchant ſans reſſource

excitoit ma pitié, parce que celui qui ne sait plus diriger son entendement à la vertu, dont le cœur est mort au plaisir de bien faire, est, sans contredit, le plus malheureux des êtres; & par cette considération que l'homme né bon est souvent amené & forcé au mal par une suite d'événemens & de causes qu'il n'a pu prévoir, qui l'ont modifié, pour ainsi dire, & n'ont existé que pour lui; & que cet état, le plus triste où l'on puisse tomber, ne peut être volontaire. Mais, de peur d'être conduit trop loin par ces réflexions dangereuses; de peur de dégrader mon ame par un doute injurieux à sa liberté, j'imposois silence à ma foible raison; je m'anéantissois devant celui qui distingue les plus imperceptibles anneaux de la chaîne de nos destinées, & met en jeu les cent millions de ressorts par lesquels est mue la grande machine de l'univers. Je lui disois: « Être éternel! tu vois les efforts de quelques-uns pour te plaire, & les tourmens que se donnent beaucoup d'autres pour t'offenser; dans le cœur de ceux-là, est leur récompense, dans le cœur de ceux-ci, leur châtiment. Ah! que le sort

de ces derniers excite ta compassion ! & puisse la vie du sage servir à expier la vie du méchant ! »

Pendant les scenes cruelles qui, depuis quelques jours, s'étoient succédées dans ma maison, j'avois éloigné ma fille : sa présence, d'ailleurs, eût irrité mes regrets. Je songeois à la faire revenir quand sa mort me fut annoncée. Elle étoit morte du chagrin de ne plus voir sa mere. Je reçus cette nouvelle comme un homme qui sentant le glaive de son assassin contre son cœur, ferme les yeux & cherche à suspendre l'usage de ses sens, pour moins sentir le coup qui va déchirer son flanc. Ces paroles foudroyantes, *votre fille n'est plus*, retentirent pendant plusieurs heures à mon oreille. Mais la fin de cet étourdissement fut comme le signal de la faveur du ciel & du triomphe de ma raison. Le cœur rempli d'un attendrissement doux, je versois des torrens de larmes & je disois : Les regrets de mon épouse ont touché l'Être suprême, il lui a rendu sa fille, elles ne sont plus séparées, elles sont à m'attendre l'une & l'autre..... Objets chers & sacrés, ajoutois-je, je vous rejoindrai bientôt ;

car je suis sur la terre comme n'y étant pas, & tout ce qui est en-deçà de la barriere de l'éternité, n'offre déja plus à mes yeux que des tableaux effacés ; je ne vois plus que le séjour où vous êtes ; & mon esprit goûte d'avance les délices des cieux, puisqu'il s'entretient avec vous, qui demeurez dans les cieux.

N'ayant plus de femme, plus d'enfant, séparé de la foule de mes semblables, perpétuellement avides de jours & de plaisirs, je regarde le théatre de la vie comme une place tumultueuse où un peuple nombreux s'empresse autour d'un vain spectacle ; ou plutôt comme une grande arène où se fait une lutte perpétuelle de la ruse contre la ruse, de l'ambition contre l'ambition, de la force contre la force, & où des précipices cachés s'ouvrant, à toutes les heures, sous les pas des athletes, engloutissent avec eux le triomphe des uns, le désespoir des autres, & les prétentions de tous. Voyant donc que nos biens, nos avantages, nos prospérités ici-bas ne sont qu'illusion, & que la base où s'appuie notre orgueil est aussi mobile qu'une bulle d'eau qui brille & disparoît

au même inſtant ſur la ſurface d'un fleuve ; voyant qu'il faut renoncer à tout, s'arracher à tout, j'ai prévenu l'irrévocable loi de la nature, & me condamnant moi-même au dernier ſacrifice qui me reſtoit à faire, j'ai dépoſé l'urne où ſont contenues les cendres de mon épouſe, dans le tombeau de mes ancêtres.

L'affoibliſſement exceſſif de mes organes, leur dépériſſement total m'annonce aſſez que je chercherois vainement à rétablir dans une machine uſée, cet équilibre des principes de la vie qui produit la ſanté. Ne pouvant plus agir, ni contribuer par moi-même au bonheur de ceux qui m'environnent, j'ai abandonné une partie de ma fortune à des parens pauvres; l'autre partie a été diſtribuée à de vieux laboureurs hors d'état de travailler, à de jeunes filles ſages, qui, faute de bien, ne trouvoient point d'établiſſemens. La penſion que je me ſuis réſervée, ſert à payer mon aſyle chez les bons Camaldules de Roga, où je me ſuis retiré.

J'y coule encore des jours tranquilles, j'y goûte encore une eſpece de félicité; &, quand je médite ſur le ſort des humains, je ſens,

malgré mes sujets d'affliction, que les grandes douleurs n'appartiennent qu'au méchant; & que, dans tous les lieux, & dans toutes les situations, la vie n'est qu'une succession d'espérances & de biens pour l'homme éclairé qui voit un avenir. En repassant dans ma mémoire tous les événemens de ma durée, en me rendant compte de toutes les affections dont mon ame a été la source, je reconnois que si ma jeunesse fut obscurcie par des égaremens, par des foiblesses sans nombre, elle ne fut jamais souillée par un forfait. Une terreur pusillanime n'enchaîne point mes élans vers le ciel, & ne m'obligera point à me haïr jusqu'au dernier moment. Je pense que mes fautes sont effacées par le bien que j'ai fait, par celui que je voudrois faire encore. Le remords n'empoisonnera point mes derniers jours; le désespoir ne les précipitera point. Acteur inutile en apparence sur la scene du monde, j'y sers encore à quelque chose, puisque Dieu m'y laisse. Il m'a pardonné les erreurs de ma jeunesse, car le souvenir de mon épouse & de ma fille ne trouble point la paix que je goûte, & ne revient sans cesse que pour m'abandonner à des regrets

plus doux que les transports de la joie. Il me voit avec bonté, puisque mon corps se détruit sans que mon entendement perde de sa vigueur. Il me voit avec bonté, puisque son idée sublime transporte quelquefois mon cœur d'un ravissement surnaturel qu'il ne feroit pas connoître au cœur qu'il auroit réprouvé, & puisqu'il me laisse pénétré de cette vérité consolante, qu'au sein des miseres & des adversités, il est des plaisirs de tous les jours pour l'homme foible, mais sensible & bon, qui a confiance en lui.

Oui, grand Dieu ! j'espere tout de ta clémence ; cet espoir fait le charme de ma vie prête à s'éteindre ; il ranime en moi de plus grandes espérances encore, & répand sur la fin de ma carriere des délices que je n'avois point connues. Si l'amour d'une femme vertueuse & belle peut mener à la sagesse, l'amour seul d'un Dieu peut conduire à la perfection de la sagesse, & porter l'esprit de l'homme à ce point d'élévation qui le rend digne, enfin, de ses hautes destinées. Tu sais, Dieu de justice & de vérité ! dans

quelles vues j'ai composé cet Écrit. Ah ! s'il contient des choses que désavoue ton éternelle prévoyance, s'il doit causer quelque mal parmi les hommes, inspire moi le dessein de brûler ces feuilles l'une après l'autre, & de n'en laisser aucune trace. L'effort ne sera point pénible. Mais s'il doit faire aimer l'ame de son auteur, & rendre une seule fois mécontentes d'elles-mêmes l'envie & la malignité ; s'il doit mériter l'intérêt, le tendre intérêt des gens de bien, & devenir l'occasion d'une bonne œuvre, permets qu'il circule parmi mes semblables : il n'en rameneroit qu'un seul à la tolérance & à la bonté, vertus si nécessaires parmi des êtres qui paroissent comme des ombres sur ce théatre de larmes, & qui ont besoin de s'aimer les uns & les autres, pour ne point, à chaque pas, rencontrer le désespoir. Il n'échaufferoit qu'un seul cœur de l'amour de l'honnête & du vrai, je n'aurois point passé stérilement sur la terre.

FIN.





